

LE PAYS DE FRANCE



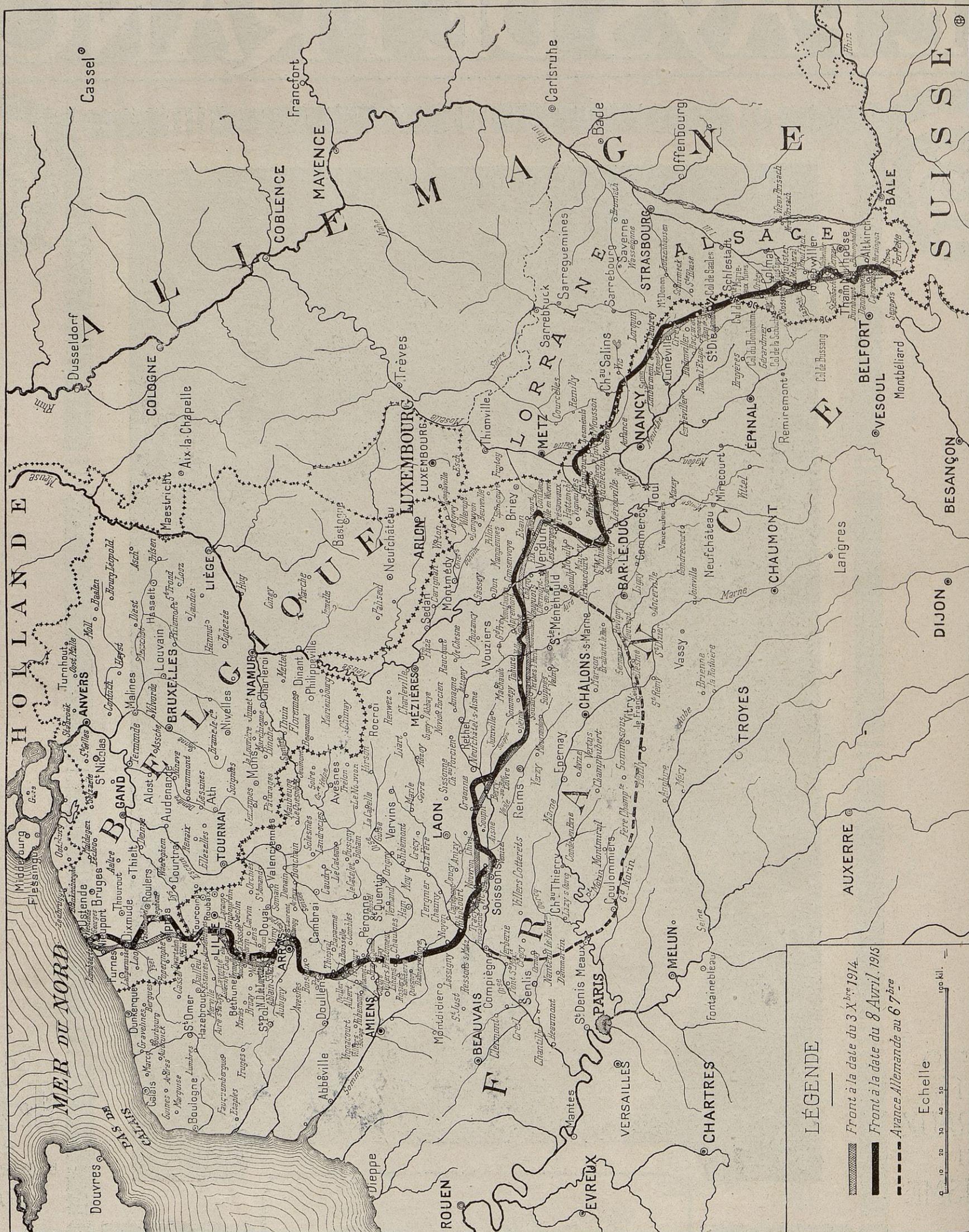
PHOT. HARLINGUE

G. Duc Nicolas
DE RUSSIE

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonni
PARIS

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

LA SEMAINE MILITAIRE

DU 1^{er} AU 8 AVRIL



EST dans l'Est, entre Meuse et Moselle, que l'activité de nos troupes s'est surtout déployée, obtenant des résultats importants ; sur le reste du front, on n'a guère à signaler que des combats d'artillerie.

Sur l'Yser, nos vaillants amis Belges ont remporté un succès en repoussant une attaque allemande, à Driegrachten, et en augmentant le terrain qu'ils ont conquis ; les Allemands, suivant leurs procédés mensongers, ont transformé ce revers en victoire pour leurs armes.

En Artois et en Picardie, la guerre de mines s'est poursuivie à notre avantage ; nous avons détruit, devant Dompierre, à l'ouest de Péronne, plusieurs tranchées ennemies. Près de Lassigny, bourg de l'Oise situé au croisement des routes de Compiègne à Roye et de Noyon à Montdidier, une attaque allemande a essayé de déboucher ; elle a été arrêtée net par notre feu à la sortie de ses tranchées.

Dans la vallée de l'Aisne, les combats d'artillerie ont continué.

En Champagne, on a signalé une action du côté de Ville-sur-Tourbe, en même temps que de violents combats se poursuivaient dans la forêt d'Argonne, au Four-de-Paris et à Bagatelle : c'est la liaison des événements qui se sont produits à l'est de Perthes avec ceux de l'Argonne.

Nos progrès, à l'est de Verdun, ont été très intéressants : en voici les résultats officiels :

1° Sur les fronts nord-est et est de Verdun, nous avons gagné, sur un front de vingt kilomètres de long, de un à trois kilomètres en profondeur, occupé les hauteurs qui dominent le cours de l'Orne et enlevé les villages de Cussainville et de Fromezey ;

2° Sur les Hauts-de-Meuse, aux Eparges, nous avons conquis la pres-

que totalité de la forte position tenue par l'ennemi sur le plateau qui domine Combres et conservé le terrain gagné malgré des contre-attaques nombreuses et extrêmement violentes ;

3° Plus au sud, près de Saint-Mihiel, nous nous sommes emparés de toute la partie sud-ouest du bois d'Ailly, où les Allemands étaient fortement établis, et qu'ils n'ont pas pu reprendre malgré des contre-attaques répétées ;

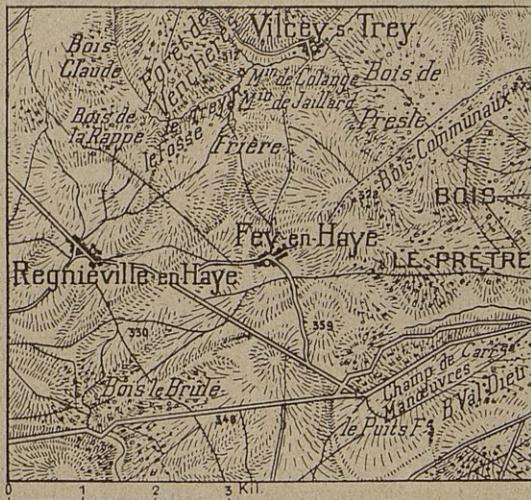
4° Dans la Woëvre méridionale, entre le bois de Mortmare et le bois le Prêtre, nous avons conquis, sur un front de sept à huit kilomètres de long, trois kilomètres en profondeur et enlevé à l'ennemi les villages de Fey-en-Haye et de Regniéville.

Notre armée de Verdun a donc progressé vers Etain, la petite ville lorraine saccagée par les Allemands au mois d'août, située sur le chemin de fer de Verdun à Metz, et vers Conflans-Jarny, la grande gare qui est le centre de communication des armées allemandes.

Aux Eparges, une contre-attaque ennemie a été repoussée ; les Allemands ont laissé plus de mille cadavres sur le terrain.

Entre Apremont et Saint-Mihiel, notre avance dans les parties de la forêt dites Bois-Brûlé et Bois d'Ailly menace fortement l'armée allemande qui occupe Saint-Mihiel ; le bois d'Ailly couvre une croupe de 120 mètres de hauteur et se trouve à trois kilomètres à peine de Saint-Mihiel. Dans le

pays de Haye, nous continuons à refouler les Allemands vers Thiaucourt ; c'est une région peu accidentée, mais parsemée de bois que l'ennemi a fortement organisés ; là, nous avons occupé Regniéville et Fey-en-Haye ; les Allemands ont vivement contre-attaqué : ils ont été repoussés avec des pertes considérables.



RÉGION DE HAYE

PHOTOGRAPHERS! LE PAYS DE FRANCE vous offre UNE PRIME hebdomadaire de 250 fr.

QUELQUES mois à peine ont suffi à placer LE PAYS DE FRANCE au premier rang des grands Illustrés hebdomadaires. Il est indéniable qu'un pareil succès représente une série d'efforts constants vers un mieux qui s'accroît de jour en jour. C'est ainsi que notre publication a pu améliorer chaque semaine ses procédés d'exécution tout en s'efforçant de renouveler constamment son intérêt. Cet intérêt, elle veut l'accroître encore aujourd'hui.

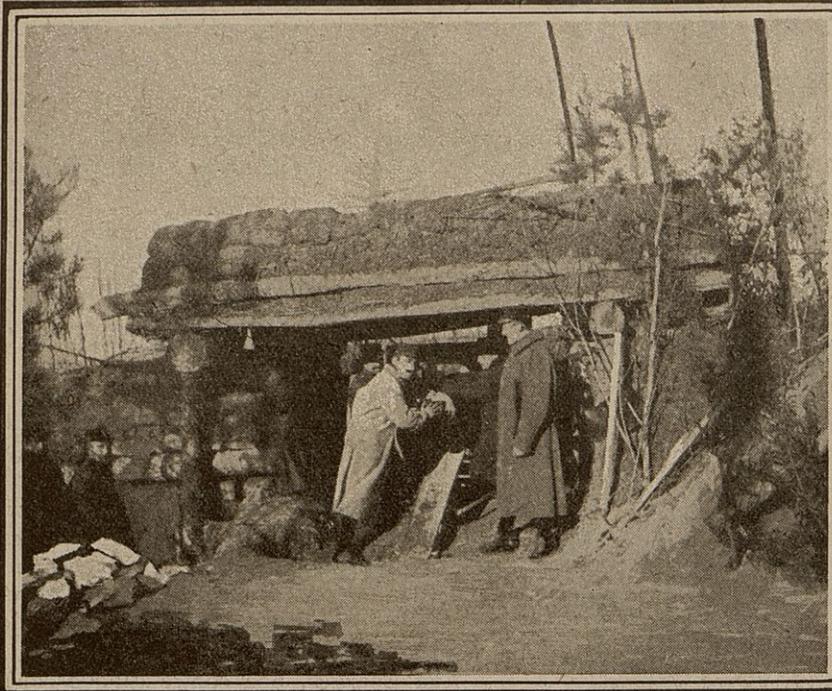
Dans ce but, LE PAYS DE FRANCE, résolu à stimuler le zèle des innombrables photographes amateurs ou professionnels devenus ses correspondants ou désireux de le devenir, a décidé la création, à partir du présent numéro, d'une **Prime hebdomadaire de 250 francs** qui sera attribuée à l'auteur du meilleur des documents photographiques publiés dans le fascicule de chaque semaine, et qui, bien entendu, s'ajoutera au prix d'achat de la photographie primée. Mais le meilleur document ne veut pas dire le mieux exécuté ou le plus artistiquement traité ; ce à quoi s'appliquera tout particulièrement cette récompense, c'est à l'intérêt documentaire du sujet représenté.

La façon dont cette prime sera attribuée est la suivante :

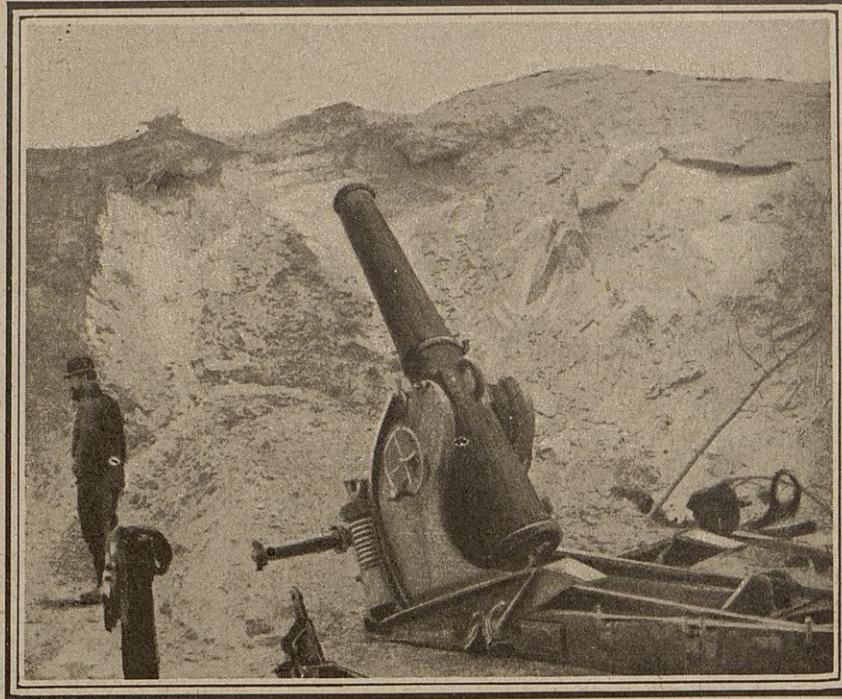
Le jeudi de chaque semaine, jour de la publication du PAYS DE FRANCE, un Jury composé de MM. G. FÉLIX, photographe ; H.-G. IBELS, dessinateur ; MORTIMER-MÉGRET, directeur de la *Pratique Automobile*, déterminera le vainqueur de cette joute photographique, et le fascicule suivant citera l'œuvre primée, ce qui permettra à nos lecteurs de voir si la préférence qu'ils auront pu exprimer en famille, pour telle ou telle photographie, se trouve ratifiée par la décision souveraine du Jury.

Ce que nous voulons offrir ainsi à nos correspondants, ce n'est pas une promesse à réalisation lointaine, ce n'est pas une fortune à échéance indéterminée, ce n'est pas une chance à courir une seule fois, c'est un bénéfice immédiat attribué tous les sept jours.

DANS LES FLANDRES



L'entrée d'une tranchée de première ligne. Nos soldats construisent maintenant leurs tranchées avec toute la solidité voulue : troncs d'arbres pour soutenir les parois et empêcher les éboulements, mardriers placés au-dessus et couverts de sacs de terre pour arrêter les obus, des meurtrières pour permettre le tir ; l'art du terrassement de siège n'a plus de secrets pour nos poilus.



Ainsi défilée dans une ravine, cette grosse pièce d'artillerie enverra cependant ses obus au point précis où ils doivent tomber. C'est là ce qu'on nomme le tir indirect. Le but est probablement repéré, soit par des avions, soit par la carte d'état-major ; la distance calculée et la pièce pointée, un observateur prévient par téléphone la batterie du résultat du tir.

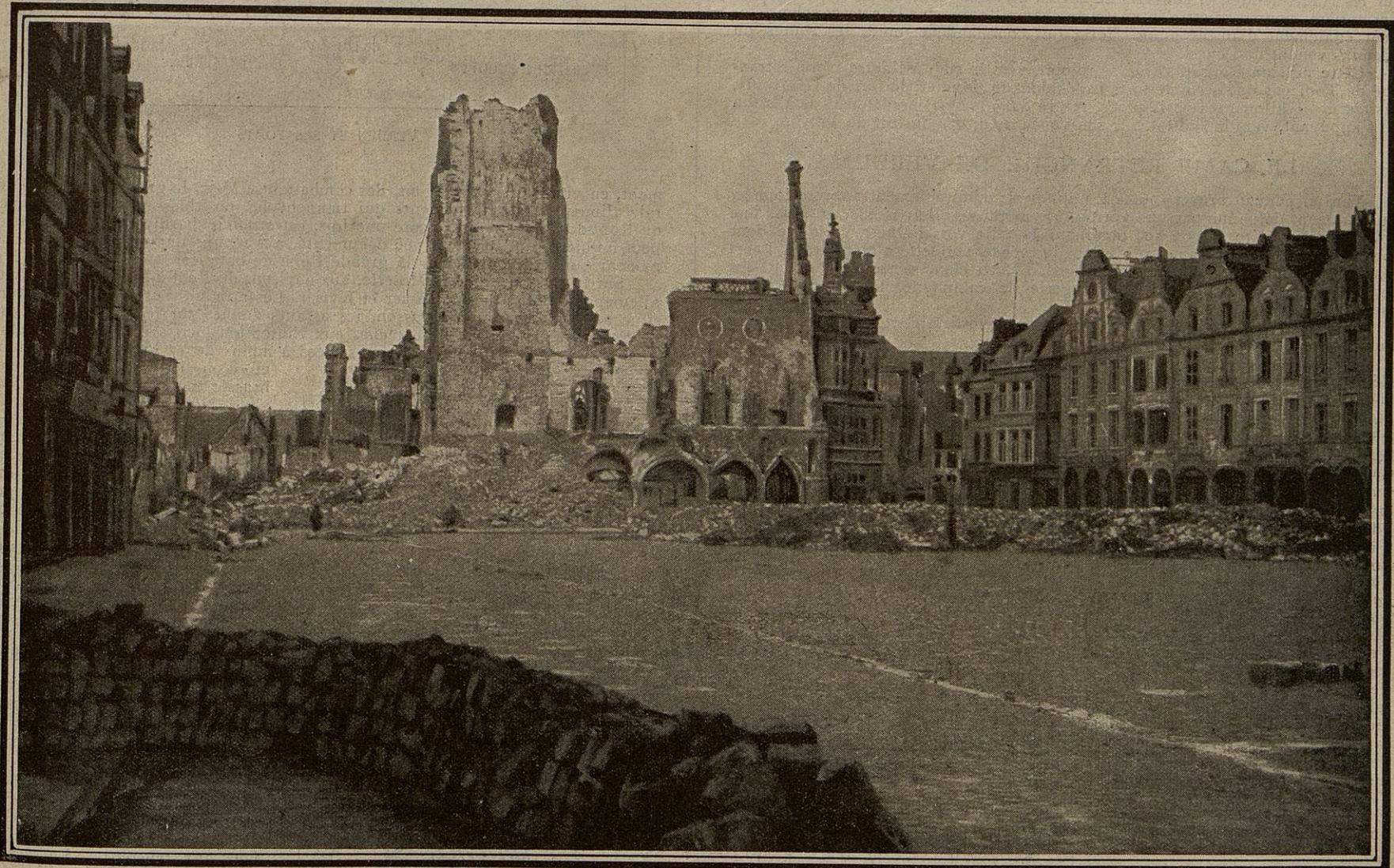


Après des heures et des heures passées dans la tranchée, leur tour est venu d'aller prendre un repos bien gagné. Couverts de boue des pieds à la tête, nos fantassins ont cependant bonne allure ; ils sont tout joyeux à la pensée qu'ils pourront bientôt s'offrir quelques soins de propreté et aussi quelques moments de bon sommeil ; puis, ils iront, avec le même cœur, remplacer les camarades devant l'ennemi.

L'ŒUVRE DES BARBARES



Dans la brume du soir, les ruines de cette ville des Flandres prennent un aspect fantastique ; les attachés militaires des puissances neutres les contemplent avec stupéfaction : comment s'imaginer en effet que, sans aucun but militaire, des hommes se prétendant civilisés puissent ainsi accumuler autant de ruines !



Lorsqu'ils ont subi un échec, les Allemands le marquent en lançant des obus sur les monuments d'Ypres, d'Arras, de Soissons, de Reims. La ville d'Arras a encore été bombardée tout récemment ; de l'hôtel de ville, il ne reste que des ruines ; le magnifique beffroi qui dominait la maison municipale est complètement détruit ; en voici un des derniers aspects.

LA CAMPAGNE DE FRANCE

1915⁽¹⁾

Commandant B. de L., *Breveté d'état-major.*



GÉNÉRAL ROQUES

LA GUERRE DE TRANCHÉES

3^e SECTEUR :

LE SECTEUR LORRAIN

Les opérations dans le secteur lorrain ont été moins actives que partout ailleurs ; à part les combats des Hauts-de-Meuse et l'avancée des Allemands sur Saint-Mihiel, la lutte a été moins fréquente, plus rare que sur tous les autres fronts ; c'est que là, l'intérêt semble secondaire. L'Allemand a abandonné le rêve de septembre où il espérait joindre le camp retranché de Metz à ses troupes de Champagne et trouver à Troyon, à Saint-Mihiel, une facile communication qui aurait fourni une voie directe aux approvisionnements et aux renforts venant de l'Est. L'encercllement de la place de Verdun a bien été tenté plusieurs fois ; tantôt par le sud, tantôt par l'est, enfin par le nord et le nord-ouest ; toutes ces tentatives ont été déjouées, Verdun est resté inviolé et reste inviolable ; c'est que la grande place française se présente, plantée sur la Meuse, comme un puissant môle défiant toutes les attaques.

Le camp retranché de Verdun, commencé après 1870, a été amélioré sans cesse ; d'abord la ville, bastionnée par Vauban, a été flanquée de forts sur les deux rives de la Meuse ; puis la ligne extérieure des forts augmentant, tout comme la sinuosité de la coquille de l'escargot, la place forte s'est vue entourée de ceintures continues et successives de forts, fortins, ouvrages de campagne, dont le nombre au commencement de la Campagne de 1914 se montait à dix-sept grands forts, vingt-deux fortins, quarante-trois ouvrages de campagne, couvrant la place à plus de 12 kilomètres au sud et à plus de 10 kilomètres au nord.

Les grands forts s'étalent sur les deux rives ; la rive droite de la Meuse, sur les Hauts-de-Meuse, couverts de bois et de forêts dont on a abattu des parties entières pour permettre la vue et le champ de tir. Sur la rive gauche s'étagent également d'autres grands forts qui commandent toutes les routes ou chemins venant de l'ouest.

Cette puissante organisation se rejoint, vers le sud, à l'autre camp retranché de Toul par une série de forts isolés dont le premier, le fort de Gécicourt, distant de 18 kilomètres de la place, rentre dans le système défensif de Verdun en s'appuyant, vers le sud-est, sur son voisin de droite, le fort de Troyon.

LE CAMP RETRANCHÉ DE VERDUN

Verdun pouvait braver toutes les attaques ; admirablement approvisionnée, puissamment défendue par une garnison nombreuse, elle possède, en plus, une citadelle construite sur un roc dominant la ville vers l'Ouest, citadelle dont tous les sous-sols creusés et taillés dans le rocher, permettent de mettre à l'abri complètement les vivres et les munitions. Là, en effet, se trouvent établis les magasins de l'intendance, la boulangerie de campagne, les approvisionnements de toutes sortes.

Verdun nécessitait, du reste, pour son investissement, une armée d'au moins 200.000 hommes.

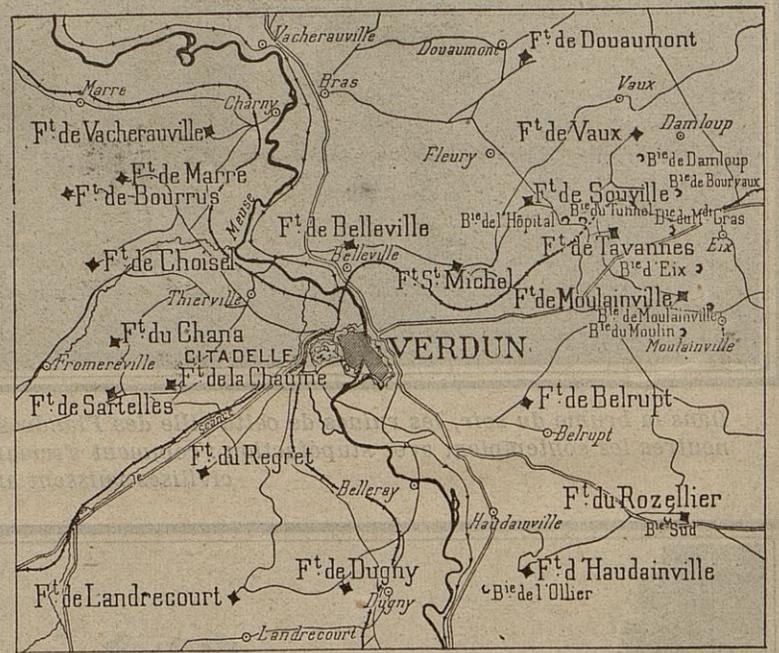
S'appuyant vers son ouest à ce grand camp retranché, le secteur lorrain s'étend sur les Hauts-de-Meuse, aborde la Moselle vers Pont-à-Mousson, suit un instant les pentes occidentales qui dominent la Seille, rentre alors dans le tracé du Grand Couronné de Nancy, pour, ensuite, à travers les plaines lorraines, aboutir aux contreforts des Vosges vers le Donon. Dans tout ce secteur, les opérations ont eu moins d'importance que partout ailleurs, sauf cependant dans la vallée du Rupt-de-Madt et aux environs de Pont-à-Mousson. C'est que la situation s'est nettement affirmée comme secondaire ; un instant, l'attaque de la grande ville de Nancy avait fait prévoir une offensive vigoureuse allemande sur la Meurthe et la Moselle, offensive qui devait coïncider avec la marche des armées en septembre, mais, après l'échec du Grand Couronné de Nancy, on pouvait pronostiquer que, sur cette partie, les opérations

(1) Voir les numéros 24 et 25 du *Pays de France*.

La première partie de la CAMPAGNE DE FRANCE a paru dans les numéros 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 et 21.

ne seraient plus poussées par les Allemands. Seule l'avancée sur Saint-Mihiel qui, au 20 septembre, avait sa raison d'être, et qui actuellement n'a plus aucune importance stratégique, peut être mentionnée. Après avoir pris pied en septembre sur les Hauts-de-Meuse, falaises élevées qui dominent la plaine de la Woëvre, après s'être emparés du promontoir d'Hattonchâtel, les Allemands prononcèrent une pointe hardie sur la Meuse, vers Saint-Mihiel qu'ils occupèrent en septembre 1914.

Depuis, l'occupation est restée stationnaire ; l'avancée n'a fait aucun progrès ; on guerroye de chaque côté de ce coin enfoncé en terres lorraines, mais tous ces combats locaux n'ont aucune influence sur le reste des opérations. La ville de Thiaucourt, siège du centre des opérations allemandes, a été réunie à Saint-Mihiel par une petite voie ferrée de fortune qui permet l'approvisionnement,



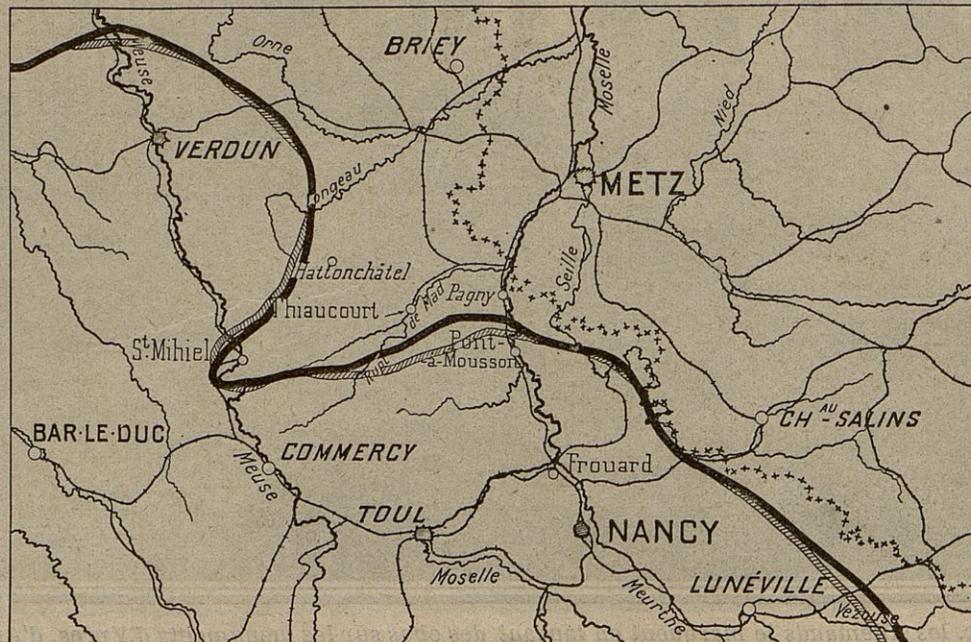
VERDUN ET SES FORTS

ment, en vivres et en munitions, des combattants. Metz, le grand quartier général, alimente les détachements qui tiennent les positions sur les deux rives du Rupt-de-Madt ; mais, encore une fois, cette pointe hardie qui, sur la carte, peut inquiéter l'observateur peu documenté, n'a aucune importance sur les événements qui se déroulent sur la grande ligne de bataille.

Sur la rive droite de la Moselle, aux environs de Pont-à-Mousson, l'activité allemande se réveille en janvier et février. Les attaques sur le piton de Xon, situé au nord de Pont-à-Mousson, les assauts donnés sur les flancs du côté de Sainte-Geneviève révélèrent chez eux l'intention bien arrêtée de nous éloigner de ces positions particulières situées à moins de 17 kilomètres de Metz,

et d'où la vue permet d'embrasser toute la vallée de la Moselle. Nos grosses pièces de marine, qui doivent être établies sous peu sur ces pitons dominant Pont-à-Mousson, font prévoir un duel passionnant d'artillerie qui peut se livrer avec les ouvrages avancés de la grande place de Metz.

Vers l'Est, rien à signaler sur le secteur en janvier et février ; les abords du Grand Couronné ont été partout respectés ; on s'est maintenu sur les rives de la Seille, vers Vic ; sur la Vezouze, les opérations ont été insignifiantes. Couverte par les forêts de Champenoux, Parroy, Moudon, la petite ville de Lunéville, qui avait été prise, puis reprise, est restée définitivement en notre possession. La Vezouze n'a pas revu les grandes chevauchées rêvées par les belles divisions de cavalerie qui occupaient, au début de la guerre, ces endroits prédestinés aux rencontres. Le secteur lorrain finit vers Badonviller, Cirey, qui sont en notre possession, et se soude, à cet endroit, au secteur alsacien qui va s'étendre jusqu'à la frontière suisse.



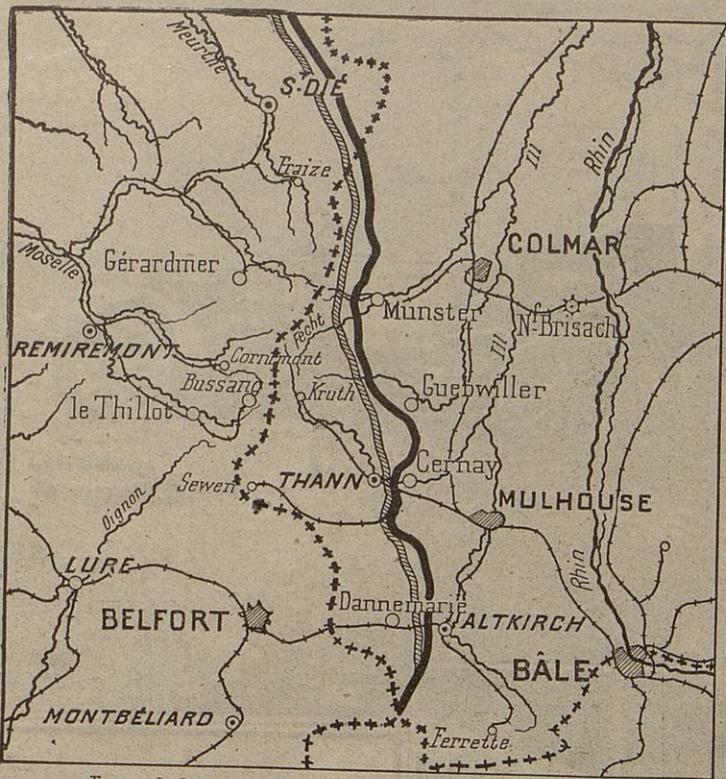
Front à la date du 31 X^{bre} 1914

Front à la date du 20 Mars 1915.

3^e SECTEUR : LE SECTEUR LORRAIN

4° SECTEUR : LE SECTEUR ALSACIEN

Au début de la guerre, en août 1914, les opérations en Haute Alsace avaient été poussées avec tant d'activité, les résultats heureux avaient été si rapides



Front à la date du 31 X 1914. — Front à la date du 20 Mars 1915

4° SECTEUR : LE SECTEUR ALSACIEN

qu'on aurait pu s'attendre à voir, dans ce coin de terre française, des événements graves et sérieux se dessiner. Il n'en a rien été; l'offensive d'août s'est arrêtée de notre côté pour faire face, comme on le fit du reste de toute part, à l'attaque principale allemande qui se produisait par la Belgique; on délaissa l'Alsace, et les combats locaux furent insignifiants dans la première partie de la Campagne. L'hiver vint, la neige couvrit les sommets des Vosges, les opérations devaient encore forcément s'en ressentir. Cependant un renouveau d'offensive semble se déployer dans la Haute Alsace depuis 1915. Libérées de la crainte de l'attaque vers le Nord, l'invasion ayant été endiguée, les armées françaises ont pu, derechef, commencer une guerre locale, partielle, mais utile en Haute Alsace. C'est surtout dans le secteur des vallées de la Thur, de la Fecht, de la Lauch, vers Thann, vers Munster, vers les ballons de Soultz et de Guebwiller que la lutte a été spécialement engagée.



GÉNÉRAL GRAZZIANI

1° Dans la vallée de la Thur, nous voyons en effet se dessiner des attaques très caractérisées sur Thann et ses environs. Dès le 2 janvier, la marche sur Steinbach se produit par nos chasseurs alpins; le 3, on enlève une hauteur vers Cernay. Le 7, on progresse sur le mamelon 425. Les Allemands ripostent, bombardent le Vieux Thann le 8 janvier; le 11, ils renouvellent ce bombardement inutile, le 18, de même, du reste sans aucun résultat.

Le 23 janvier, nous contournons au nord cette vallée de la Thur; on prend Hartmannswillerkopf et on s'avance dans la vallée alsacienne, menaçant le Niederwald.

Le 28 janvier, on attaque Cernay, encerclant ce village par les hauteurs du nord dominant Erchenberg, Uffholz; l'attaque a été brillante, et les chasseurs alpins ont déployé, dans ce pays couvert de neige, leurs qualités bien connues d'audace et de ténacité.

Nous occupons, à la fin de février, tout le cercle de contre-forts boisés de sapins s'étendant de Thann à Wattwiller. Le piton 425 est occupé par nous. Steinbach est en notre possession.

Dans le mois de février, les attaques ont été aussi violentes dans la vallée de la Lauch, au nord et nord-est du ballon de Guebwiller (1426), un des points les plus élevés de la chaîne des Vosges.

Le 13 février, attaque des Allemands dans cette vallée sur les deux rives; l'intention manifestée est de déborder l'attaque principale de la vallée de la Thur et de faire tomber nos positions occupées en janvier et février sur l'Hartmannswillerkopf. L'attaque ne réussit pas, et le 14, on constate que les colonnes allemandes se retirent sur Guebwiller.



LA VALLÉE DE LA THUR

En février également, les opérations ont été actives dans la vallée de la Fecht.

L'ennemi a attaqué sans succès, le 20 février, la cote 607 au sud de Lusse. Au Sattel, sud de la Fecht, l'ennemi est parvenu à prendre pied sur l'éperon est au Richackerkopf; la lutte reste très opiniâtre sur ce point. Le 21, le combat s'est renouvelé en effet trois fois sur les positions conquises par nous, les colonnes allemandes ont été repoussées; nous avons même progressé, occupant la plus grande partie du village de Stosswhiz.

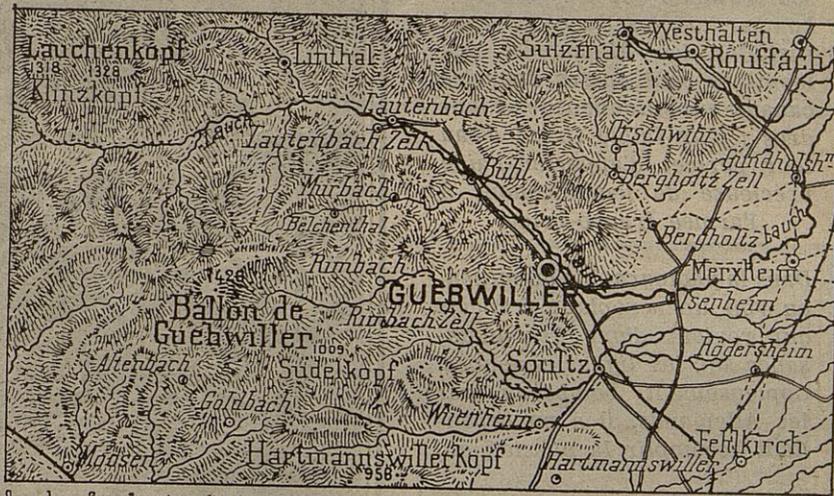
Depuis, nous avons enregistré, à l'actif de nos vaillants alpins, le beau fait d'armes de l'Hartmannswillerkopf. Cette position, où nous n'avions qu'une grand-garde, que les Allemands enlevèrent le 19 janvier, avait été solidement organisée par l'ennemi; pour lui, en effet, elle était d'un intérêt primordial, car elle domine toute la plaine d'Alsace depuis Soultz jusqu'à Cernay. Après une minutieuse préparation à laquelle le commandement donna tous ses soins, l'artillerie entra en scène et, grâce à cette collaboration intime, l'infanterie put, sans trop de pertes, s'élancer à l'assaut et déloger l'ennemi. Pousant leur succès, nos troupes dévalèrent sur les pentes et s'emparèrent d'un piton qui servait d'observatoire au commandement allemand.

Cette action est une nouvelle preuve du mordant de notre offensive; c'est nous qui, maintenant, imposons notre manœuvre à l'ennemi. Notre supériorité s'affirme du reste sur tout le front; bientôt, et nous l'espérons, ils devront subir notre volonté et recevoir nos conditions.

La reprise de cette importante position forme le pendant de la conquête du Richackerkopf et la complète; en outre elle met fin aux prétentions des Allemands de revenir sur la vallée de Saint-Amarin et de menacer Thann; leurs contre-attaques, pour si violentes qu'elles soient, viennent se briser contre notre résolution de tenir et de bien tenir la terre qui nous avait été enlevée.



GÉNÉRAL THÉVENET



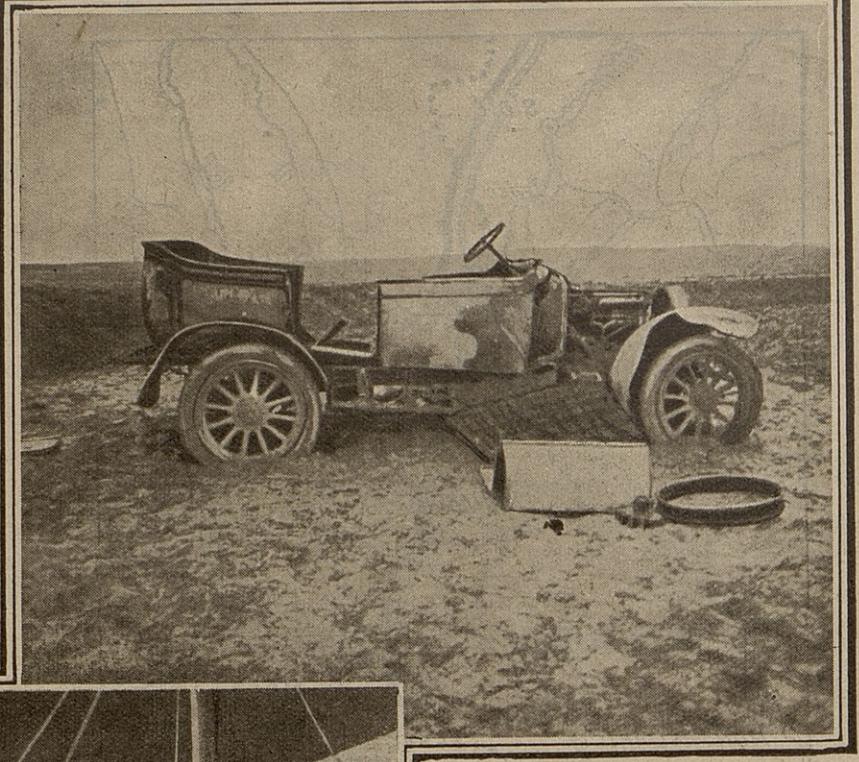
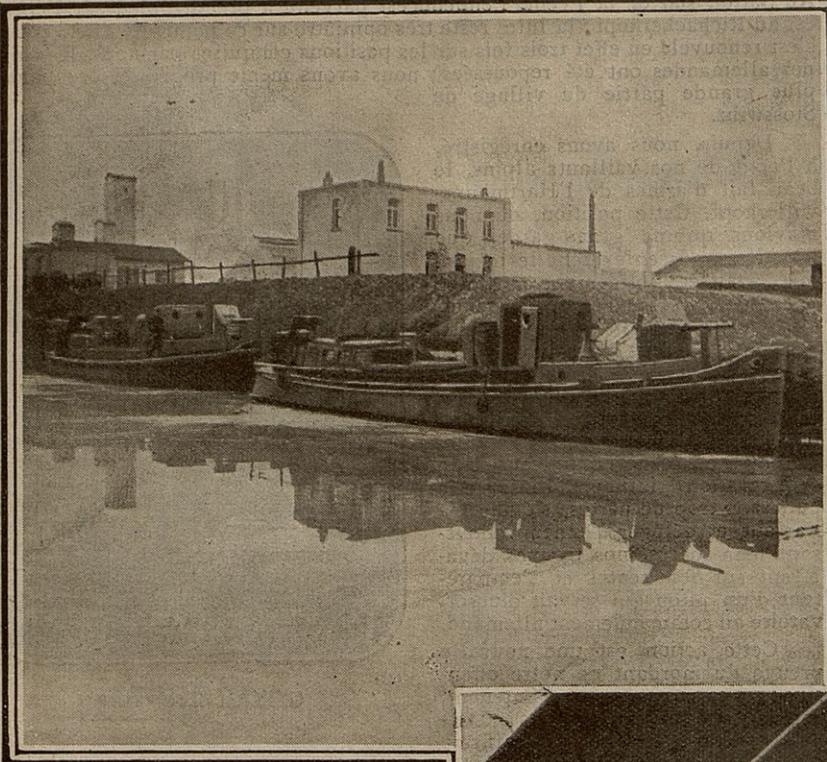
LA VALLÉE DE LA LAUCH

En résumé, les opérations en Alsace ont été reprises activement en 1915; nous progressons de toutes parts, pénétrant sur ce vieux sol alsacien qui est resté entièrement français après un demi-siècle d'occupation par les Allemands; partout nous sommes accueillis avec joie dans les villages où nos troupes s'installent en cantonnement, transformant déjà la région en pays français et organisant les services généraux et même les écoles où l'on enseigne en français, aux jeunes enfants, leur devoir envers la patrie retrouvée.

Les opérations en Alsace, ainsi que l'on a pu en juger dans cet aperçu, n'ont pas présenté une envergure pouvant influer utilement sur la situation générale; on a fait preuve d'ardeur, de courage, pour reprendre le pays annexé; les difficultés ont été grandes, surtout en cette saison et dans ces terrains boisés et ravins; c'est tout. Il est évident qu'on ne saurait aller plus loin si, derrière les chasseurs des Vosges, ne se trouvent les troupes de soutien devant appuyer l'offensive. L'offensive!!! doit-elle se produire dans ce pays, sur ce point? où aboutirait-elle? enserrée entre le grand Rhin et la barrière montueuse des Vosges qui s'appuie au nord vers le camp retranché de Strasbourg...; à moins qu'une conception géniale lance vers la vallée du Danube, par la Forêt Noire, par Donauschingen, Ulm, Ratisbonne, la grande poussée victorieuse qui, unissant ses efforts à l'armée russe débouchant sur Vienne, viendrait dicter la paix dans la capitale des Habsbourg... Pourquoi pas?... Nos ancêtres l'ont bien exécuté ce plan glorieux, et nous pouvons avoir confiance dans l'armée de 1915 qui continue les traditions de celle de 1805.

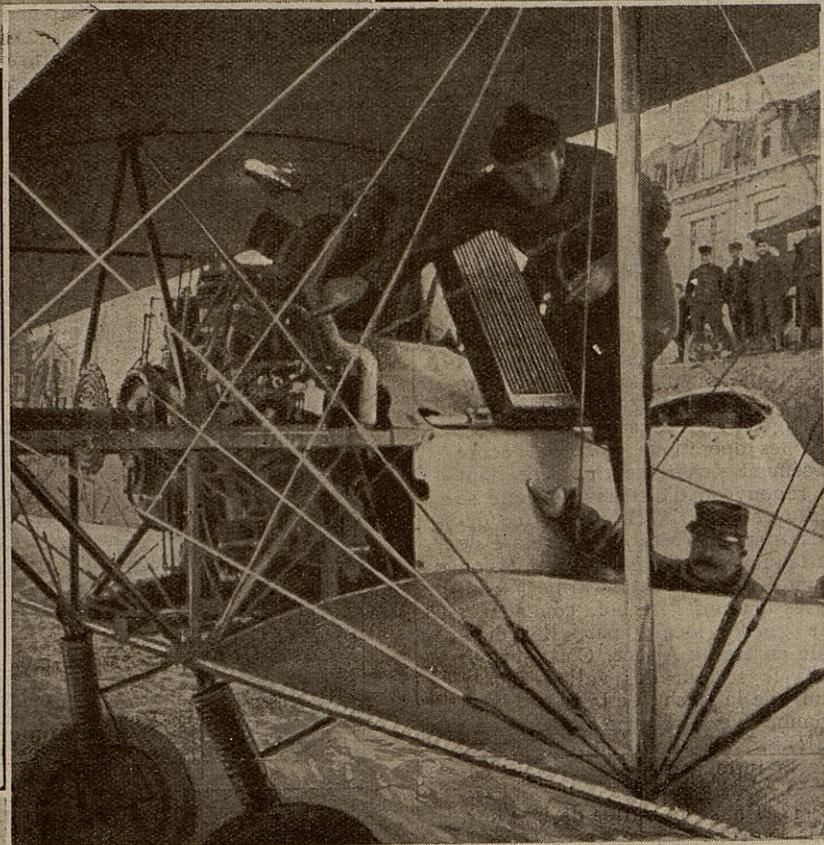
(A suivre.)

EN BELGIQUE



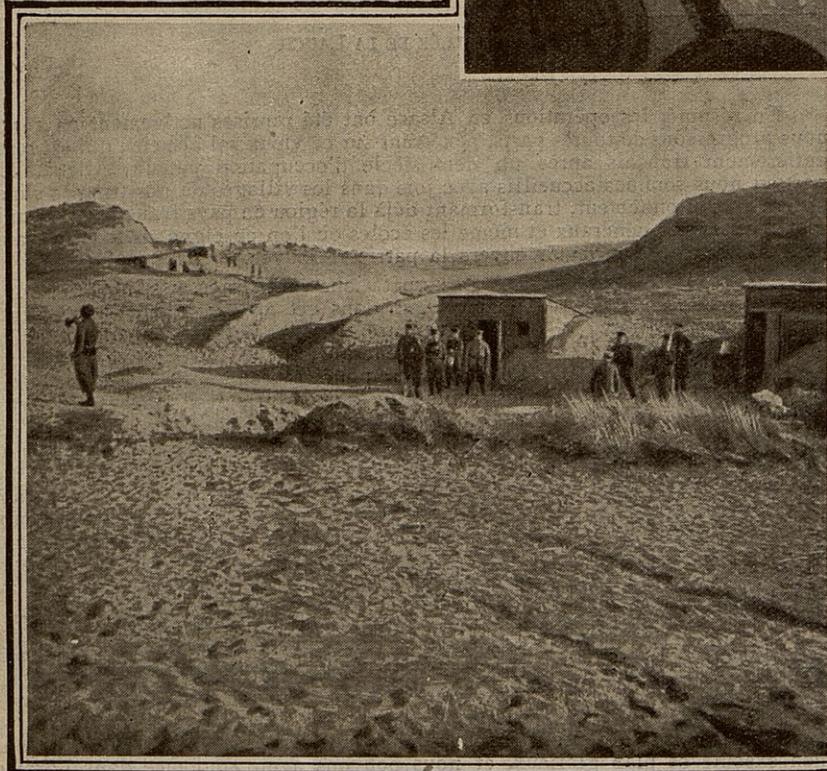
La flotte anglaise coopère brillamment avec les troupes alliées qui combattent en Belgique pour expulser l'envahisseur. Tandis que les cuirassés bombardent les dunes où sont installés les Allemands, des monitors sont entrés dans les canaux qui sillonnent les Flandres ; leur faible tirant d'eau leur permet d'apporter l'aide précieuse de leurs canons à l'armée franco-belge.

Dans la photographie du milieu, on voit un aéroplane français qui revient d'une reconnaissance sur les lignes ennemies. Copieusement bombardé par les Allemands, il a pu cependant accomplir la mission qui

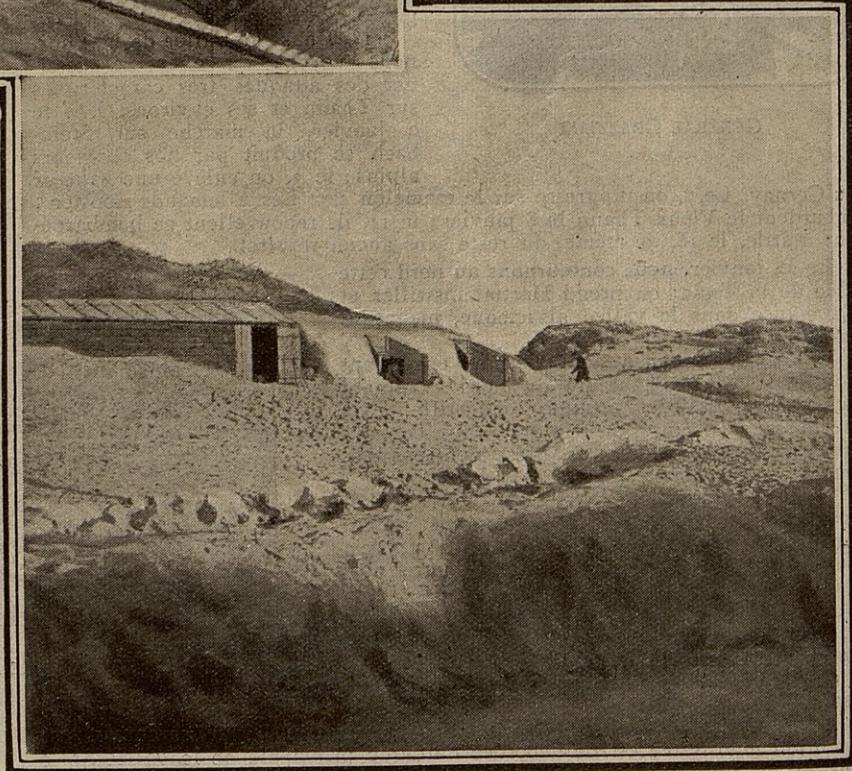


lui avait été donnée de repérer la position des troupes et des batteries que les Boches ont dissimulées derrière les hautes dunes. Un marin et un mécanicien aviateur montrent les blessures que l'appareil a reçues pendant sa randonnée ; balles de Mauser, éclats d'obus, shrapnells ont touché le radiateur et le moteur ; le pilote et l'observateur sont revenus sains et saufs.

En haut, une voiture automobile abandonnée à cent mètres des tranchées allemandes ; à la suite de la rupture d'une conduite d'essence, un incendie s'est déclaré, et la voiture est restée là, épave au milieu du champ de bataille.

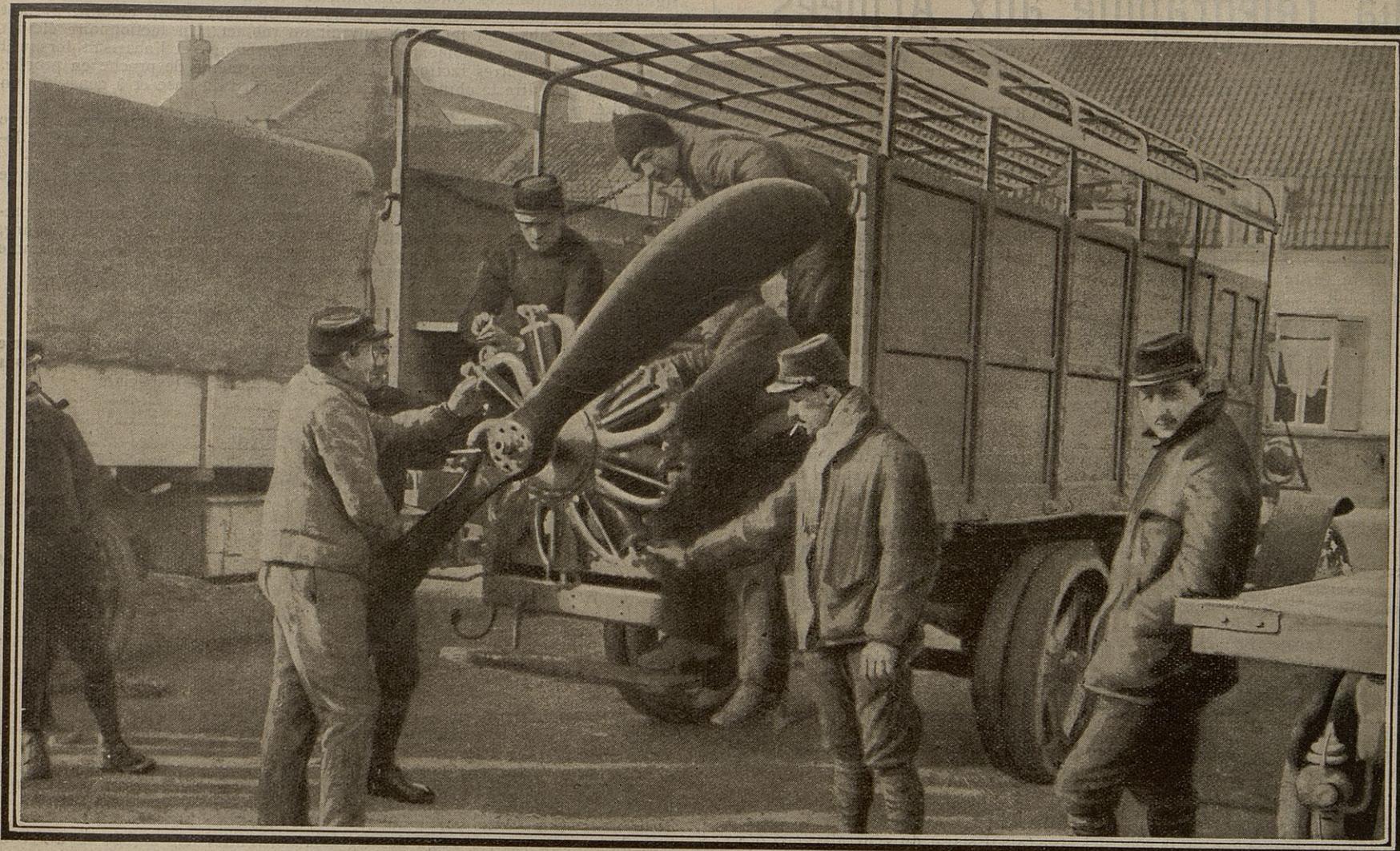


Un mouvement de l'ennemi a été annoncé ; le clairon sonne le « garde à vous » ; chacun se prépare à prendre son poste de combat.

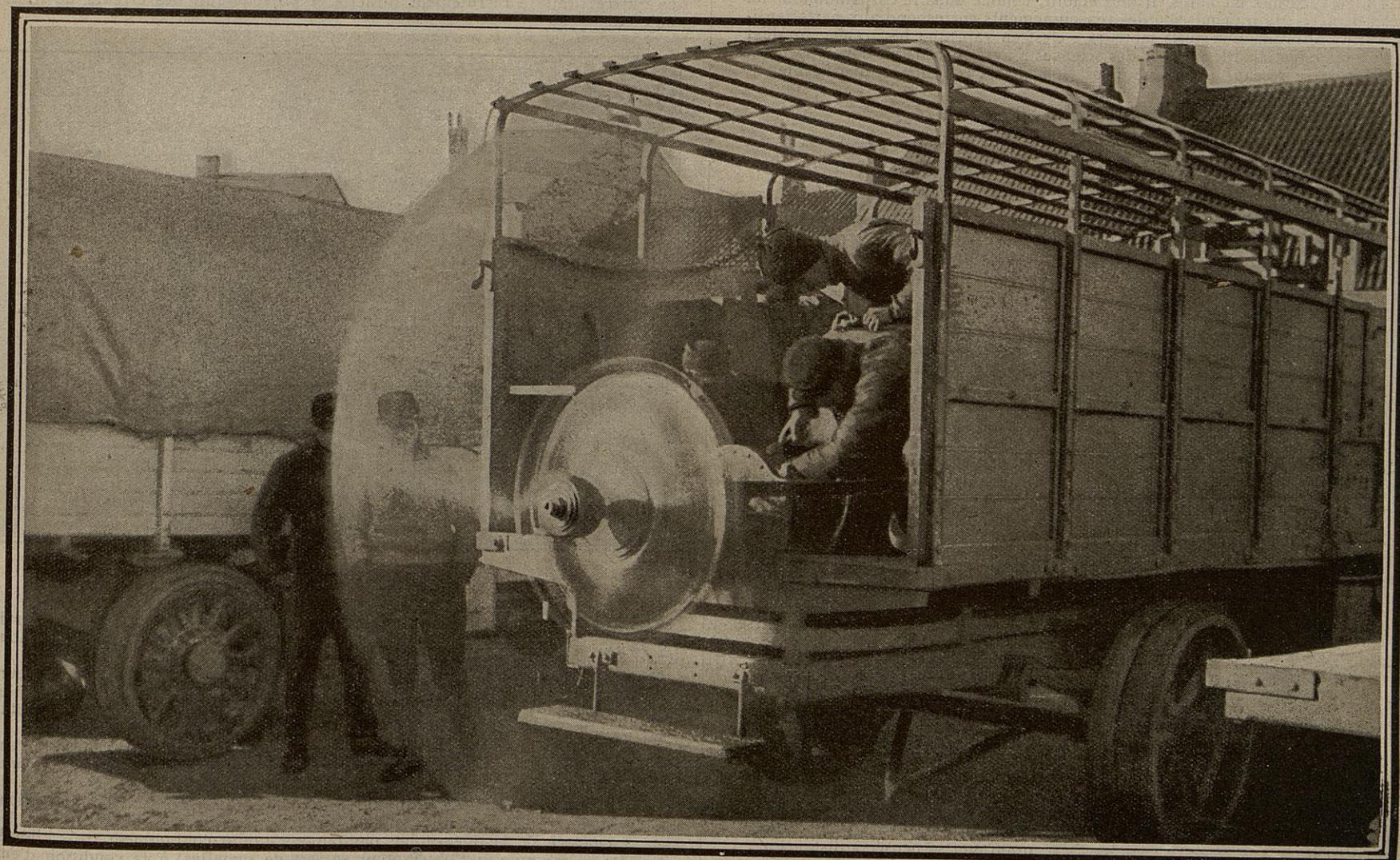


Ne dirait-on pas une forteresse avec ses casemates et ses redans ? Ce sont des tranchées et des abris creusés dans les dunes.

LA CAGE DES OISEAUX DE GUERRE



L'ingéniosité des soldats mécaniciens supplée souvent au manque du matériel nécessaire pour les réparations lorsque le camp d'aviation est trop éloigné. C'est ainsi que, de l'arrière d'un camion automobile, ils ont fait un banc d'essai pour le moteur de l'aéroplane ; il faut que l'oiseau de guerre soit toujours prêt à s'envoler ; aussi ses organes doivent-ils être visités avec soin.



L'hélice a été lancée ; le moteur tourne avec une vitesse vertigineuse et l'hélice décrit un cercle fulgurant ; dans le camion, les mécaniciens surveillent attentivement la marche du moteur ; ce n'est que lorsque la mise au point sera parfaite que l'aviateur partira sur son appareil, la panne du moteur constituant un des accidents les plus redoutables en temps de guerre.

La Télégraphie aux Armées

PREMIÈRE PARTIE

Procédés pour communiquer à petite distance et appareils à portée limitée

Le nombre, la masse et la vitesse sont, à la guerre comme dans toutes les manifestations de la force, les facteurs essentiels de la puissance.

Cette vérité mécanique qui justifie, à elle seule, les travaux poursuivis dans le but d'augmenter la rapidité du tir des armes à feu, le poids des projectiles pour un calibre donné, la vitesse initiale, s'applique également aux formations et à l'action des unités combattantes. Frapper fort et vite a toujours été un axiome en matière d'art militaire.

Du groupement des unités combattantes en vue de former masse, pas plus que de la façon de diriger le combat pour obtenir un effet de choc, nous ne voulons cependant parler ici ; ces questions ressortissent du domaine de la tactique, et les excellentes causeries du commandant B. de L. en instruiront les lecteurs du *Pays de France*.

Mais cette chasse à la vitesse, principal stimulant auquel toute industrie doit son développement, et l'humanité ses nouvelles aspirations et les moyens de vivre plus en moins de temps, a eu d'autres répercussions sur la science de la guerre.

Le choix d'un point d'attaque, de sa direction, et du moment opportun, ainsi que des mouvements à faire effectuer aux troupes, étant subordonnés non seulement aux conditions topographiques, mais surtout aux formations et concentrations adverses, le service des renseignements prend une importance plus grande, et ses difficultés augmentent à mesure que les effectifs deviennent plus forts et les zones d'armées plus vastes.

Et là encore, dans l'efficacité de ce service, intervient au premier chef le facteur vitesse. Pour déjouer les prévisions de l'ennemi, le devancer, le surprendre, il faut aller vite, être renseigné rapidement, et, non moins rapidement, transmettre les ordres basés sur les données fournies.

Les agents de renseignements, l'homme en patrouille, le cavalier, le cycliste, l'espion, l'automobiliste, l'aviateur opèrent vers l'avant ; mais si les derniers, ou tout au moins l'aviateur, peuvent revenir à l'arrière, à l'échelon voulu, pour rendre compte de leur mission à l'officier compétent, les autres agents doivent recourir à une collaboration étrangère.

Inversement, quand le chef de corps a centralisé les rapports et prend ses décisions en conséquence, celles-ci se traduiront par des ordres qui retraverseront toute la profondeur de la zone des armées s'il s'agit du généralissime, des profondeurs moindres pour un chef d'armée, de corps d'armée, de division, de brigade, etc.

Il faut assurer le maximum de rapidité à cet échange continu et nécessaire de pensée entre les services d'avant et ceux d'arrière.

Du cerveau aux membres, il faut établir, comme dans le corps humain, un réseau de nerfs ; la transmission des renseignements correspond aux nerfs sensitifs, celle des ordres aux nerfs moteurs : c'est en vain que les armées auraient grossi leurs effectifs si le progrès des sciences n'avait permis un développement parallèle de ce réseau, qui donne à ses éléments la cohésion indispensable.

Qu'est-ce que la télégraphie ?

Les moyens très divers que l'on emploie pour transmettre la pensée à distance constituent, dans leur ensemble, ce que l'on nomme la *télégraphie*.

Ce sont les principaux de ces moyens que nous allons examiner.

D'après la définition ci-dessus, l'étude de la télégraphie embrasse tous les procédés, depuis les plus rudimentaires jusqu'aux créations raffinées de la science et de l'industrie moderne.

On pourrait les classer d'après leur origine, d'après la nature des signaux transmis, d'après leur rayon d'action ou portée, mais aucun ordre ne s'impose. Celui que nous avons adopté tient compte surtout du rayon d'action.

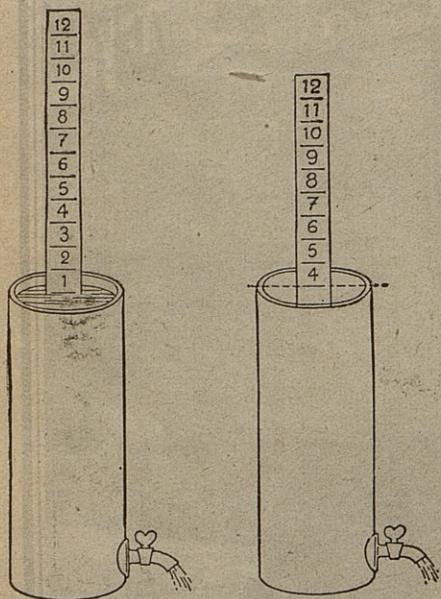
Parmi les appareils à portée limitée et dans l'ordre des portées croissantes, on rencontre : les signaux à bras ou par fanions, la télégraphie optique, les pigeons voyageurs.

Parmi ceux à portée pratiquement illimitée : la télégraphie électrique, la téléphonie et la télégraphie sans fil. Nous ne parlerons aujourd'hui que de la première classe d'appareils.

Télégraphie primitive

Quelques mots d'histoire sur l'enfance de la télégraphie nous paraissent devoir tout d'abord trouver place.

Depuis les temps héroïques, l'homme s'est emparé de toutes les découvertes pouvant l'aider à communiquer sa pensée à distance.



PREMIER PROCÉDÉ DE TÉLÉGRAPHIE PAR SIGNAUX CONVENTIONNELS

Les chiffres inscrits sur une tablette montée sur un flotteur correspondent chacun à une phrase. En laissant l'eau s'écouler plus ou moins longtemps, on fait affleurer le chiffre voulu.

Le vieil Egée dut la mort à la première erreur de transmission télégraphique connue, et se précipita dans la mer, croyant que son fils Thésée avait échoué dans la conquête de la Toison d'Or ; celui-ci devait annoncer le succès par une voile blanche, l'insuccès par une voile noire hissée au grand mât de son navire ; il ne se trompa que de couleur.

Trois cents ans avant Jésus-Christ, Aeneas inventa le premier appareil à signaux conventionnels. On échelonnait, sur le parcours à effectuer, des vases remplis d'eau ; dans chacun d'eux, un flotteur surmonté d'une colonne portant des numéros s'abaissait lorsqu'on ouvrait un robinet. Un factionnaire élevait une torche en l'air au moment où il ouvrait le robinet, et l'abaissait lorsqu'il le refermait ; les autres factionnaires faisaient de même de proche en proche. On n'avait qu'à lire le chiffre qui affleurerait le bord du vase et à consulter un répertoire, pour traduire la dépêche.

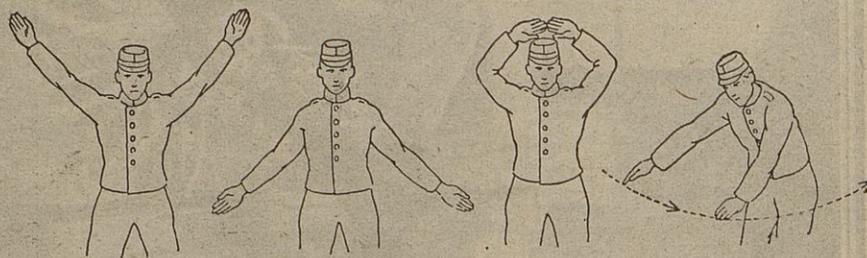
Les Romains, après les Grecs, puis César appliquèrent à la guerre l'usage du télégraphe : ce dernier avait constitué en Gaule des lignes de 1.400 kilomètres de longueur.

Les procédés de signalisation évoluèrent, mais le premier système pratique ne fut imaginé qu'en 1793, par les frères Chappe.

En 1845, quand parut la télégraphie électrique, le réseau Chappe comprenait en France six grandes lignes reliant Paris à Lille, Calais, Strasbourg, Brest, Toulon et Bayonne. Vingt minutes suffisaient pour qu'un télégramme parvint à Bayonne, et deux minutes seulement pour le trajet Paris-Lille.

1° Signaux à bras ou par fanions

Si rudimentaire et primitif que paraisse l'emploi des membres de l'homme comme moyen de télégraphie, il n'en rend pas moins des services chaque jour aux armées, précisément parce qu'il n'exige aucun attirail spécial.



Augmentez Diminuez Chiffre : zéro Fachez
QUELQUES SIGNAUX POUR LE RÉGLAGE DU TIR DE L'ARTILLERIE

Dans la pratique, on y emploiera, tantôt l'alphabet Morse, composé de traits et de points représentant chaque lettre, tantôt des signaux conventionnels, suivant qu'il y aura lieu de transmettre des communications variées ou un nombre restreint de phrases.

L'alphabet Morse présente l'avantage d'être universel ; mais la transmission est malheureusement assez lente, on ne peut guère dépasser la vitesse de deux mots en moyenne par minute.

Si, d'autre part, l'usage des signaux conventionnels abrège la durée de transmission, on doit, dans la télégraphie à bras, en réduire le nombre pour qu'ils soient bien distincts les uns des autres, et aussi parce que, l'usage d'un manuel répertoire n'étant pas souvent compatible avec les circonstances de la guerre en campagne, on surchargerait outre mesure la mémoire des opérateurs, ce qui rendrait le recrutement difficile et provoquerait des erreurs de transmission.



SIGNAUX AU MOYEN DE FANIONS

Rien n'empêche, d'ailleurs, de combiner les deux procédés et de se servir d'un certain nombre d'abréviations formées par des lettres de l'alphabet ; nous en verrons des exemples.

Dans les conditions climatériques les plus favorables, lorsque les signaux se profilent sur le ciel, on admet que les signaux à bras ne sont pas visibles au delà de 800 mètres ; la portée tombe à 300 mètres quand l'homme se profile sur un terrain de couleur sombre.

Pour ne pas rencontrer à la fois les deux inconvénients précités, lenteur de transmission et portée réduite, il semble préférable de n'utiliser les signaux à bras que pour l'exécution de signes conventionnels, et de réserver à la signalisation par fanions l'emploi de l'alphabet Morse, car les communications peuvent alors se faire à plus longue distance.

La portée de la télégraphie par fanions atteint couramment trois kilomètres (et même cinq si l'observateur se sert de jumelles) à la condition d'employer des fanions de différentes couleurs.

Dans l'armée allemande, les signaux sont munis de trois fanions : blanc, bleu et jaune.

Sur un fond clair, on fait usage du fanion bleu ; dans une atmosphère char-

gée de fumée bleuâtre, du fanion jaune; sur un fond sombre, du fanion blanc.

Nous n'en donnerons pas moins quelques exemples de signalisation à bras; elle est susceptible de rendre de grands services, en particulier pour le réglage du tir de l'artillerie, lorsque les lignes téléphoniques se trouvent momentanément interrompues. La nécessité d'une liaison télégraphique entre la batterie et l'officier réglant le tir est devenue absolument indispensable, depuis que le défilement de l'artillerie a été érigé à l'état de principe. On sait que le défilement consiste à placer les pièces de telle façon qu'elles ne soient pas vues de l'ennemi, ce qui entraîne comme conséquence fatale qu'inversement les pointeurs ne peuvent pas voir le but.

Le capitaine d'artillerie Fracque, après essais aux écoles à feu de Châlons, en 1907, a proposé un code de signaux tout à fait remarquable.

Pour le réglage du tir, la transmission de chiffres est extrêmement fréquente, il s'est donc attaché à représenter les chiffres par des signaux très nets, de façon à éviter des erreurs d'interprétation, et s'est, d'autre part, préoccupé de rendre aussi *expressifs* que possible les signaux d'usage courant. Ainsi, les commandements : par la droite par batterie, ou par la droite par pièce, se font avec le bras droit ou le bras gauche allongé, l'autre bras étant tenu verticalement étendu si le mouvement se fait par batterie, et raccourci si le mouvement se fait par pièce. De même le signaleur transmet le commandement « fauchez » en balançant devant lui ses deux bras tendus, inclinés vers la terre, et ploie légèrement le corps en avant, imitant le geste du faucheur.

La *télégraphie par fanions*, très en usage dans l'armée allemande comporte, comme nous l'avons dit, trois fanions de couleurs différentes, et aussi une hampe, dont les trois morceaux assemblés à la façon des éléments d'une canne à pêche, possède une longueur de 1 m. 30. Les fanions eux-mêmes sont formés d'une étoffe carrée de 0 m. 80 de côté.

Pour représenter un point, le porteur du fanion le fait passer de gauche à droite, et le ramène à gauche. La représentation d'un trait se fait de la même façon, mais le mouvement s'effectue plus lentement, avec un temps d'arrêt.

Tous les tambours et clairons de l'infanterie, les trompettes dans l'artillerie de campagne, et, en plus, six hommes par compagnie d'infanterie, ou compagnie de mitrailleuses, sont exercés à la manœuvre des fanions. Ils doivent connaître l'alphabet Morse et un certain nombre d'abréviations.

Voici celles dont la connaissance est rigoureusement exigée :

- AV : *en avant* (avancieren).
- GV : *allonger le tir de l'artillerie*.
- HL : *halte*.
- SM : *l'assaut va commencer*.
- MU : *munitions nécessaires*.

Souhaitons qu'ils aient fréquemment à faire usage de ce dernier signal.



SIGNAUX AU MOYEN DE FANIONS

2° Télégraphie optique

Les procédés de télégraphie que nous venons de décrire rentrent, en réalité, dans la catégorie des signaux optiques, puisque l'œil seul est chargé de les percevoir et de les interpréter; mais la désignation de *télégraphie optique* s'applique plus spécialement aux procédés nécessitant l'usage d'une source lumineuse, qui permet une transmission à plus longue distance.

La délimitation est cependant assez imprécise, car l'emploi du fanion est souvent remplacé la nuit par celui d'une lanterne sans que rien soit changé dans la façon d'opérer. Néanmoins les appareils de télégraphie optique possèdent, pour assurer une portée supérieure à la transmission, certains dispositifs ayant pour commune caractéristique la concentration des rayons lumineux dans une direction définie, ce qui n'existe pas dans la télégraphie à lanterne.

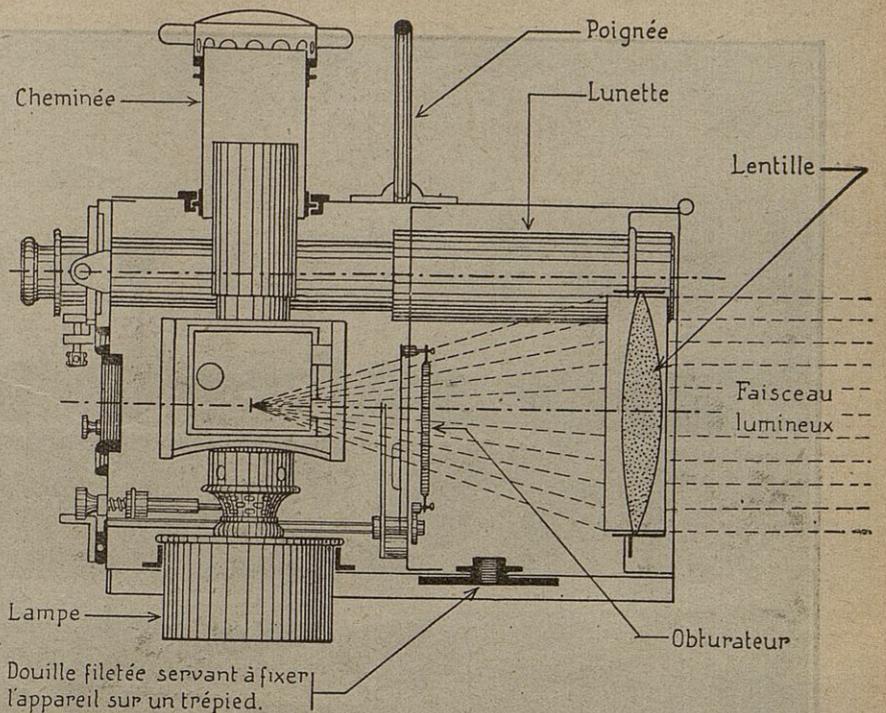
Tantôt on utilise la lumière solaire pour effectuer de la télégraphie optique en plein jour : au moyen de miroirs et de lentilles, on forme un faisceau lumineux qu'on oriente dans la direction de l'observateur; mais le plus souvent on a recours à la lumière artificielle et l'on emploie des appareils munis de lampes à pétrole ou à acétylène, ou même de lampes électriques.

Les appareils utilisés dans l'armée française sont désignés par un numéro se rapportant au diamètre que possède le faisceau lumineux à son origine, ou, ce qui revient au même, au diamètre de la lentille qui rassemble et rend parallèles les rayons émis par la source.

L'appareil le plus répandu est l'appareil de « Dix », c'est-à-dire de 10 centimètres de diamètre. Son modèle le plus perfectionné date de 1908; il comporte une caisse rectangulaire, à l'extrémité de laquelle est placée la lentille, à l'autre la lampe, et que traverse, suivant une direction parallèle à celle qu'aura le faisceau lumineux, une lunette d'observation destinée à la fois à la recherche du poste conjugué et à l'observation des signaux à grande distance.

Dans certains appareils, le diamètre de la lentille atteint 60 centimètres.

La portée augmente beaucoup avec la dimension de cette lentille, car l'encombrement, résultant de la dimension et des caractéristiques optiques de celle-



COUPE DE L'APPAREIL DE TÉLÉGRAPHIE OPTIQUE DE « DIX », MODÈLE 1908

ci, permet de loger des foyers lumineux d'autant plus puissants que la lentille elle-même est plus grande.

Pratiquement on admet les portées suivantes :

	LE JOUR		LA NUIT
	Lampe	Soleil	Lampe
Appareil de 10 centimètres	8	15	15
Appareil de 30 centimètres	15	40	50
Appareil de 60 centimètres	25	50	110

} kilomètres

On a pu, par temps clair, correspondre à 230 kilomètres avec des appareils de 60 centimètres; mais ceci constituait un record, donc une exception, et il serait imprudent d'en faire état; en temps de guerre, l'heure n'est pas aux expériences.

3° Pigeons voyageurs

Nous avons encore présents à la mémoire les services exceptionnels que les pigeons voyageurs ont rendus pendant la guerre de 1870, puisqu'ils permirent à la capitale de la France de rester en contact avec le pays de façon complète que ne l'aurait permis l'emploi des ballons libres, puisque aucun de ceux-ci ne put jamais rentrer à Paris.

Le pigeon voyageur a pour ancêtre la colombe de l'arche de Noé, et nous retrouvons sa trace à toutes les époques de l'histoire. Les résultats des courses de char étaient transmis à Rome par des hirondelles et des pigeons colorés de nuances convenues. Au XII^e siècle, il existait un service de pigeons-poste entre Bagdad et les principales villes de Syrie; les places fortes de ce pays en étaient également munies. L'emploi de l'oiseau précéda donc celui des moyens mécaniques pour la transmission des dépêches; et ceux-ci n'ont pas détrôné complètement leur devancier.

Nous possédons en France une quarantaine de places munies de colombiers militaires. Ils sont placés sous la direction du chef du génie de la place.

L'éducation de ces intelligents auxiliaires est des plus intéressantes. Leur entraînement commence quand ils ont atteint l'âge de trois mois. On les met en cage pour les emmener dans une certaine direction, après les avoir laissés jeûner quelque temps, puis on leur rend la liberté à quelques kilomètres du colombier. Après avoir décrit quelques orbites dans l'espace, on les voit s'orienter très rapidement dans la bonne direction et s'y envoler à tire-d'ailes. L'instinct et l'appétit les aident à retrouver le bon grain qui les attend. En faisant croître progressivement la longueur du parcours, mais toujours dans la même direction, on arrive à pouvoir les conduire puis les abandonner dans la place lointaine au service de laquelle ils seront affectés.

Pour les accoutumer à faire le va-et-vient sur ce parcours spécial, on leur réservera quelquefois à manger dans un des colombiers et à boire dans l'autre. L'entraînement dure trois ou quatre mois.

Tout ce personnel est militarisé, et chaque pigeon porte, sur la deuxième grande plume de l'aile gauche, son numéro matricule, ainsi que l'initiale M. ou F. désignant le sexe de l'animal.

Il est impossible de compter d'une façon absolue sur l'arrivée régulière du pigeon à destination. Chaque année, en temps de paix, il s'en perd 40 % parmi les jeunes, et environ 25 % parmi les vieux: la brume, le fusil du braconnier en sont les causes. En temps de guerre le tir de l'infanterie peut augmenter encore le déchet; on raconte même qu'en 1870 les Prussiens avaient dressé des faucons à la chasse des pigeons voyageurs. Aussi envoie-t-on toujours quatre ou cinq pigeons porteurs de la même dépêche.

Celle-ci est écrite sur papier pelure, ou mieux sur une pellicule reproduisant le texte, et éventuellement un dessin, en réduction photographique. Dans ce dernier cas, la lecture se fait par le procédé inverse, au moyen d'un agrandissement qui n'a de secret pour personne depuis la vulgarisation du cinématographe. La lanterne magique n'est-elle pas d'ailleurs connue depuis fort longtemps?

La pellicule est ensuite placée dans un petit tube que l'on coud à une plume de la queue, ou que l'on fixe au moyen d'une cheville en bois.

On peut compter sur une vitesse de 40 à 50 kilomètres à l'heure pour la vitesse de transmission des dépêches; mais on a vu des pigeons couvrir 100 kilomètres à l'heure quand un vent violent soufflait dans la direction favorable.

POL D'ESTIVAL.

Nous compléterons prochainement cette étude par ce qui concerne la télégraphie électrique et la téléphonie.

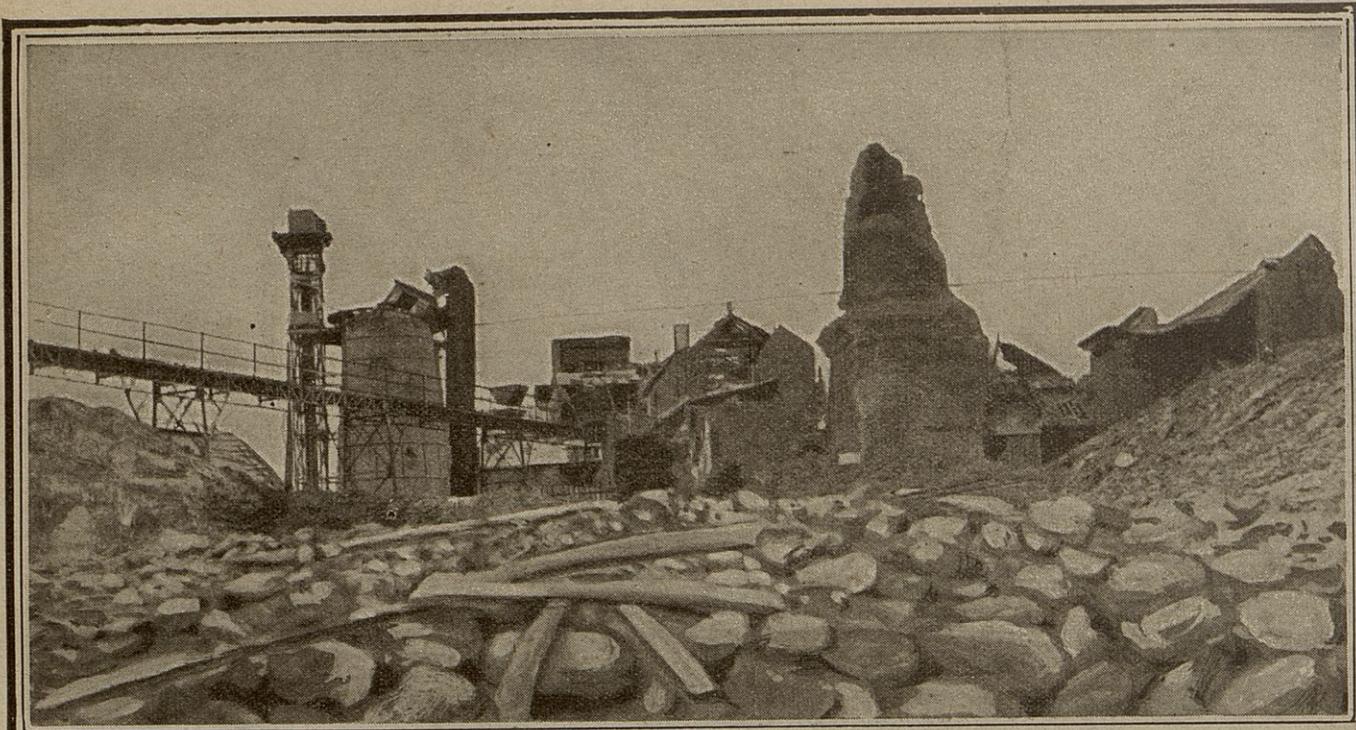
L'AVIATIK ABATTU PAR GARROS

EN PICARDIE



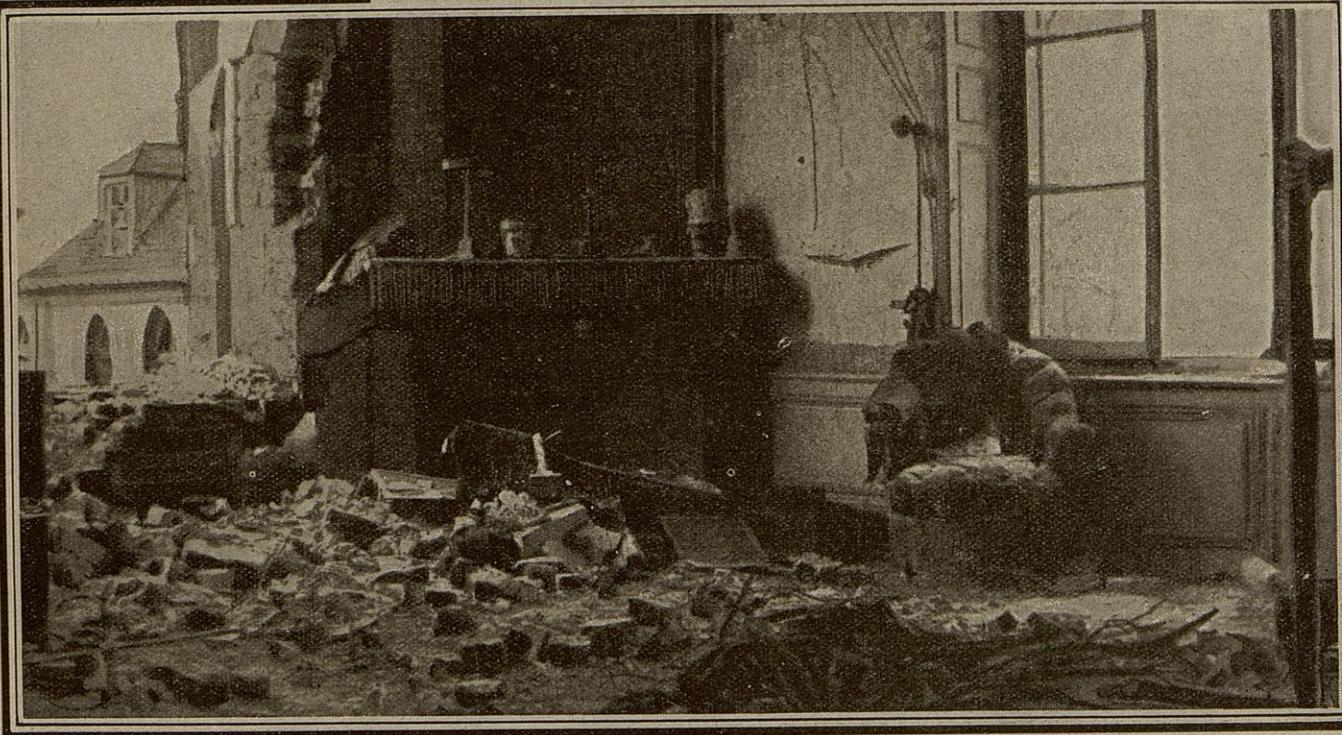
Le 1^{er} avril, après une lutte émouvante dans les airs, le lieutenant aviateur Garros parvint à abattre un aviatik aux environs de Dixmude. Notre photographie montre les cadavres des deux aviateurs allemands horriblement brûlés à côté des débris de leur appareil; l'observateur avait été tué par une balle; le pilote avait le crâne fracturé.

EN PICARDIE



Ce village de Picardie, grosse bourgade de l'arrondissement de Péronne, est encore occupé par les Allemands. Tout à côté se trouvait une importante usine ; voilà ce que les obus en ont fait : les bâtiments n'existent plus, quelques pans de mur en désignent l'emplacement. La grande cheminée est étronçonnée ; quant à la machinerie, elle a été également bouleversée. Encore des ruines à relever après la fin de la guerre pour redonner à cette région la richesse et la prospérité dont elle jouissait avant l'irruption allemande.

Situé non loin de la ligne de feu, ce petit village de la Picardie a, lui aussi, souffert de la bataille ; les obus ont crevé le toit de son église ; les balles ont brisé les verrières ; les maisons se sont écroulées, et cependant les quelques habitants, qui ont voulu rester malgré tout, sont aujourd'hui remplis de confiance ; car, près de leur église est venue stationner, pendant quelques instants, une batterie de notre merveilleux 75 se rendant sur le front ; et ils savent la belle besogne que font nos canons dans les rangs ennemis.



Un obus de 105 allemand a atteint le joli château qui s'élève dans cette région de Picardie ; crevant la façade, il a pénétré dans une chambre à coucher où il a éclaté. On voit les ravages qu'a causés la « marmite » allemande ; les meubles, les glaces ont été réduits en miettes ; les rideaux et les tentures ont été arrachés par la violence de l'explosion ; des débris de toutes sortes jonchent le sol, et cependant, au milieu de ce cataclysme, deux fragiles potiches, échappant au désastre, sont restées indemnes sur la cheminée ; ce sont là les hasards de la guerre. Rien n'aura échappé à la fureur dévastatrice des

armées allemandes ; usines, églises, châteaux, maisons bourgeoises, fermes ou bicoques, tout portera la marque horrible du passage de la horde ; la « kultur » d'outre-Rhin se révèle à chaque pas dans ces pays dévastés.

L'espionnage allemand⁽¹⁾

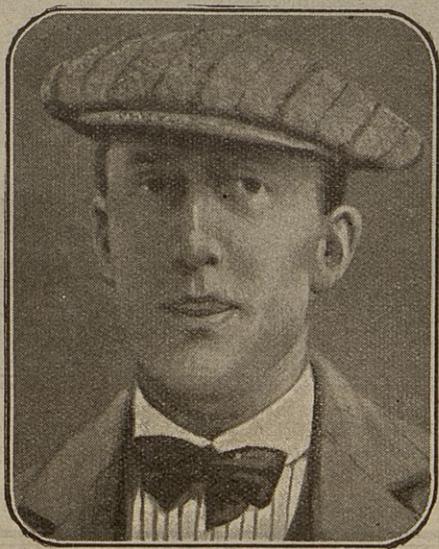
RÉVÉLATIONS D'UN ANCIEN AGENT
DU SERVICE SECRET

V

Espionnage naval

(Suite)

La cour d'assises du Devon, qui jugeait l'espion Max Schultz, rendit hautement justice à M. Samuel Hugh Duff en déclarant, dès le début des poursuites, que si tous les Anglais agissaient avec la même loyauté et la même énergie que MM. Duff et Tarrant et que le sergent-détective (inspecteur de la sûreté) Martin, que ces deux derniers avaient consulté, l'Angleterre n'aurait jamais rien à craindre d'aucun système d'espionnage.



EDWARD CHARLES TARRANT
l'un des témoins du procès de Plymouth

La déposition de M. Tarrant établit que Schultz lui avait offert une rémunération de £ 50 (1.250 fr.) par mois, pour agir en qualité de « correspondant militaire et naval » d'un journal allemand dont Schultz lui-même se donnait comme l'agent et intermédiaire.

Le seul système de défense présenté par ce dernier consista à dire qu'il n'était qu'un simple journaliste de très bonne foi, et que, comme tel, il n'avait jamais eu d'autre motif de chercher à obtenir des informations que celui, bien naturel, de répondre aux besoins de son journal.

Mais la correspondance de Tobler était une preuve trop convaincante du contraire, et elle entraîna la condamnation bien méritée à un emprisonnement d'un an et neuf mois.

Un fait qui caractérise bien le système de l'espionnage allemand, c'est qu'après avoir purgé sa peine, Schultz fut désavoué par ceux-là mêmes qui l'avaient employé.

Des cas plus récents, comme celui de Ernst, prouvent surabondamment qu'il a été organisé, en Angleterre et en France, un système de contre-espionnage qui réussit à faire avorter des manœuvres comme celles que nous venons de citer.

Mais les Allemands ont un appétit si vorace d'informations qu'ils les accueillent et même les payent sans s'occuper d'où elles viennent.

Tel est le cas de cet individu qui fut traduit récemment devant les tribunaux anglais sous l'inculpation d'espionnage. Après enquête, on n'eut pas de peine à établir qu'il avait purement et simplement puisé les renseignements livrés par lui au service secret allemand dont il avait reçu une bonne rémunération, dans l'almanach de Wittaker et à d'autres sources à la portée du premier venu!

Qu'il nous soit permis de dire, toutefois, qu'un échec de cette nature, si ridicule qu'il soit, ne saurait induire longtemps en erreur le service central de l'espionnage allemand, car celui-ci ne manque jamais de contrôler par autant de rapports successifs

qu'il est nécessaire, le moindre renseignement qu'il reçoit.

Cependant, tant que les menaces d'invasion de l'Angleterre annoncées avec tant d'assurance outre-cuidante, n'auront pas été mises à exécution avec succès, il est peu probable que le système d'espionnage naval allemand produira un effet décisif en ce pays, car toute autre chose est de pénétrer le secret des forces de la défense des côtes et de venir à bout de cette défense.

D'ailleurs, au point de vue naval aussi bien qu'au point de vue militaire, on a adopté depuis longtemps le principe de faire des changements à intervalles réguliers, de sorte que, au fur et à mesure des besoins du service actif, le nombre et la disposition des forces varient de mois en mois et même de semaine en semaine.

Les codes relatifs aux signaux et au télégraphe sont changés, le programme habituel est modifié; bref, de telles différences sont introduites dans le service, à tous égards, que les renseignements donnés par les espions au cours d'une semaine peuvent être absolument sans valeur la semaine suivante.

Il ne faudrait pas en conclure qu'il soit à conseiller de faire fi du danger de l'espionnage allemand ou d'en méconnaître la valeur, mais il serait aussi peu sage de s'exagérer les chances de succès du système.

S'il devait se présenter un nouveau Stieber, l'Allemagne pourrait même accomplir ce qu'elle s'est proposé de faire avec l'aide de son service secret, mais, dans les conditions actuelles, un pareil triomphe est extrêmement peu probable.

VI

Espionnage diplomatique

Nous avons raconté, dans ses détails, la façon originale dont Stieber avait trouvé moyen de se rendre utile à Bismarck au cours des négociations relatives à la capitulation de Paris en 1870.

C'est déjà là un assez joli échantillon de ce qui peut se faire au point de vue de l'espionnage diplomatique qui se distingue très nettement des deux autres en ce que son objet est tout autre que d'obtenir des informations purement militaires ou des renseignements d'un caractère exclusivement naval.

Cependant il ne faudrait pas juger cette nouvelle branche d'après ce seul exemple. L'espion qui travaille pour le compte du ministère des affaires étrangères allemand doit pouvoir rendre des services de cent façons différentes, et l'influence des femmes est utilisée, pour ce genre de besogne, dans une très large mesure.

La femme espion que les romans se sont plus à nous décrire, quoiqu'elle ne soit pas absolument un mythe, est pourtant très rare dans la réalité.

On a raconté dernièrement qu'une de ces charmantes aventurières avait réussi à ruiner tous les plans d'un haut personnage qui n'était rien moins que l'ambassadeur de Russie dans une grande puissance.

Cet ambassadeur était un homme d'âge mûr auquel rien ne manquait des qualités de volonté, de tact, d'intelligence et de jugement qu'on était en droit d'attendre d'un fonctionnaire investi d'une si importante charge.

Pourtant on a prétendu que la dame en question vint à bout d'ensorceler l'ambassadeur par ses charmes, et de le tenir si complètement à sa discrétion que tout le fruit de la mission de celui-ci fut irrémédiablement perdu, de telle sorte qu'il encourut la disgrâce impériale et fut relevé de son poste.

C'est là une histoire très amusante, mais elle est évidemment fabriquée de toutes pièces, quoique les confessions de l'espion qui l'a fait connaître la donnent comme vraie.

Les affaires des nations ne sont pas conduites d'une façon aussi légère, et il y a, Dieu merci, assez de perspicacité dans les cerveaux dirigeants des différents cours d'Europe pour se rendre compte de l'existence de tous les dangers possibles et pour exiger, de leurs représentants accrédités, toutes les garanties de caractère et d'habileté nécessaires à paralyser les tentatives qui pourraient être faites auprès d'eux en vue de porter atteinte à leurs opérations secrètes et de semer la discorde au moyen de l'influence désastreuse de jolies femmes sur des hommes trop inflammables.

Il faut donc chercher la raison qui préside à la publication d'histoires aussi sensationnelles dans ce fait qu'elles sont, après tout, extrêmement plausibles, captivantes au dernier degré, et, en dernier ressort, qu'elles font la fortune de l'éditeur qui les achète.

Le véritable espionnage diplomatique est d'un caractère beaucoup plus terre-à-terre et beaucoup plus méprisable que celui qui lui est attribué dans les romans.

Il consiste à écouter aux portes, à fouiller dans les tiroirs pour y lire des lettres remises ensuite en place, bref, à pratiquer une foule de petites vilénies du même genre qui seraient bien vite découvertes si celui qui les fait ne jouissait pas de la plus entière confiance, grâce à ses apparences d'honnêteté.

L'espion diplomatique peut être un domestique,

un attaché militaire, un courrier ostensiblement au service d'un gouvernement; il peut même être tout ce que l'on voudra, pourvu que toujours, et avant tout, on le connaisse comme digne d'une confiance à toute épreuve.

C'est le devoir reconnu de tous les ambassadeurs, attachés militaires et navals, et consuls, de recueillir des renseignements de toutes les façons possibles, en les payant, bien entendu, et il est facile d'en inférer que leur personnel d'informateurs doit être très nombreux.

En outre, sous cette rubrique de l'espionnage diplomatique, il faut comprendre également l'espionnage pratiqué à l'intérieur de l'Allemagne même, grâce auquel il est exercé, sur les différents membres de la famille royale à Berlin, une stricte surveillance qui fait l'objet de rapports journaliers.

Postdam ne néglige rien dans cet ordre d'idées, ainsi qu'en font preuve, de la façon la plus irréfutable, les mémoires de la princesse Louise de Saxe.

Il y a quelque temps, le fonctionnaire qui était à la tête du système intérieur d'espionnage en Allemagne fut en butte à de violentes attaques qui dévoilèrent ses agissements secrets au public, au moment même où il se trouvait à l'apogée de son succès, et donnèrent ainsi une idée du fonctionnement véritable et de l'étendue du système.

Le fonctionnaire en question, qui était le colonel baron von Tausch, avait établi, à son propre compte, un bureau d'espionnage, et avait poussé ses investigations si loin et avec une telle hardiesse que le ministre des affaires étrangères, après avoir fait des représentations respectueuses au kaiser, avait intenté des poursuites contre von Tausch pour diffamation et complot contre l'Etat.

Des témoignages apportés en audience publique au procès, il ressortit que von Tausch, qui voulait obtenir, pour son maître, des renseignements sur le mouvement nationaliste en Pologne, avait donné l'ordre au baron von Luetzow de ne rien négliger pour se faire aimer de la fille d'un noble Polonais qui était à la tête de ce mouvement, de façon à gagner du même coup la confiance de celui-ci. Von Luetzow obéit et, après avoir exécuté avec succès son double projet de trahison, revint à Berlin sans plus se soucier de la jeune fille qu'il abandonna lâchement.

C'est là un exemple entre mille de la bassesse des procédés employés pour obtenir des renseignements.

On se souvient du procès retentissant au cours duquel fut traîné dans la boue, grâce à la correspondance scandaleuse lue devant la Cour, le nom du comte Philippe d'Eulenburg qui avait été, pendant quelque temps, ambassadeur d'Allemagne à Vienne.



MAXIMILIEN HARDEN
directeur de la revue « Die Zukunft »

Eulenburg, l'un des camarades d'enfance préférés du kaiser, était devenu un véritable dégénéré moral, et la Cour entière de Berlin — tout au moins la partie de cette Cour qui avait à cœur les véritables intérêts de son souverain et de l'empire — déplorait amèrement que l'ancien ambassadeur continuât à jouir pleinement de la faveur impériale.

En 1907, la perversion d'Eulenburg fut dénoncée par le directeur de la revue *Die Zukunft*, Maximilien Harden, qui fut poursuivi pour l'audace incroyable qu'il avait montrée en attaquant avec une violence pareille un ami personnel de l'empereur.

Mais le célèbre pamphlétaire força le gouvernement à abandonner les poursuites, en déclarant qu'il avait entre les mains une correspondance suffisante pour ruiner la réputation de plusieurs membres de la famille impériale et de la moitié des officiers de la Garde.

(A suivre.)

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR A. LE GAY.

(1) Voir les numéros 19, 20, 21, 22, 23 et 25 du *Pays de France*.

DISTRACTIONS SUR LE FRONT



Quand les troupes sont relevées et renvoyées à l'arrière, on s'efforce, par tous les moyens, de les maintenir en « forme ». Après la bataille, l'exercice et le maniement d'armes paraîtraient sans doute fastidieux à nos poilus ; aussi les engage-t-on à se livrer aux exercices de sport ; pour les Anglais, c'est le foot-ball ; les nôtres préfèrent, en général, le jeu de barres.



Comme les collégiens, les poilus organisent de formidables parties de barres ; au fond, on aperçoit, se donnant la main, les prisonniers faits par le camp le plus favorisé ; au premier plan, appuyé sur son bâton, l'arbitre du jeu. Les parties sont des plus animées et personne ne pense, à ce moment, à la partie sanglante qui se joue un peu plus loin, et dans laquelle on sera encore acteur.

LES SOLDATS CHARBONNIERS

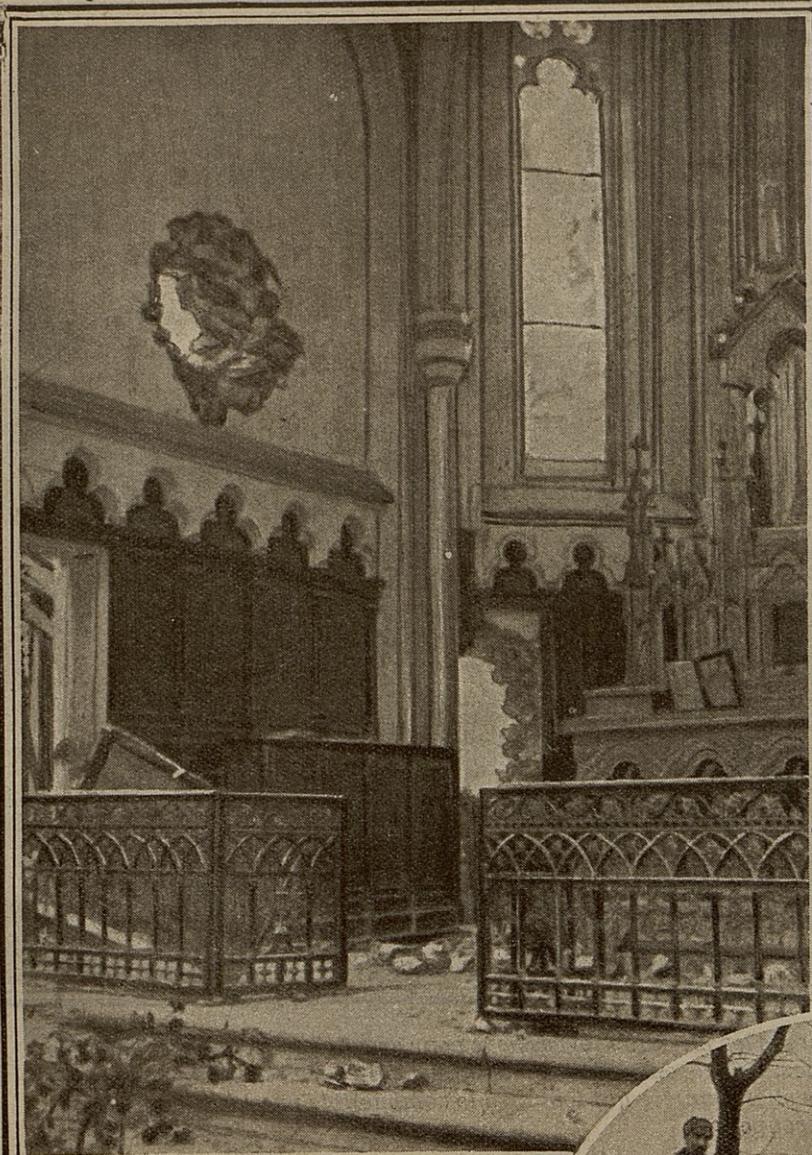


Pendant cette guerre extraordinaire, nos soldats auront appris et fait tous les métiers : terrassiers pour creuser des tranchées, maçons pour construire des abris, mineurs pour avancer les galeries souterraines, bûcherons pour abattre et débiter des arbres ; les voici charbonniers. Les branches des arbres abattus vont servir à édifier une charbonnière qui fournira le combustible nécessaire aux divers besoins de la troupe.



Ce sont les R. A. T. du camp retranché de Paris qui utilisent ainsi les débris du bois coupé dans les bois de Villiers-Adam. La « charbonnette » a été débitée à la longueur voulue ; entassée régulièrement, elle forme une meule que l'on recouvre de terre gazonnée ; le feu est mis ensuite, et la combustion s'opère lentement comme il convient pour faire d'excellent charbon de bois sonore et léger.

LES SOLDATS EN LORRAINE



L'église du paisible village de Lorraine, dont on voit à droite les maisons, portera longtemps les cicatrices des blessures que lui ont faites les obus allemands.

Dans un certain nombre de postes, on a distribué aux soldats des peaux de mouton qu'ils ont passées par-dessus leur uniforme : cela leur donne un aspect tout à fait curieux.



Dans la plaine de Lorraine, toute recouverte de neige, un poste avancé s'est abrité derrière une barricade faite de troncs d'arbres et de branchages : il est chargé de surveiller au loin les mouvements de l'ennemi. Avec leurs passe-montagne et leurs peaux de mouton, nos soldats ont un air farouche ; mais ils n'ont pas froid et c'est l'essentiel.

Les Trois Diablos-Bleus

PAR

JEAN DE LA HIRE

CHAPITRE QUATRIÈME

LES DÉMOLISSEURS DE CANONS

Le lieutenant Fortas se dressa prudemment derrière l'éboulis. Pierre, Lucien et Marius, tapis à ses pieds, sur la paroi du trou d'obus, le regardaient avec une curiosité passionnée. Depuis une heure, ils suivaient la route en rampant dans le fossé qui la bordait, et il leur tardait de savoir.

— Veine! fit l'officier. Je ne me suis pas trompé. Nous avons beau jeu. Venez voir!

Les trois Diablos-Bleus, fusil à la bretelle, grimpèrent vivement.

Ah! l'admirable spectacle de guerre! Le chemin de corniche dominait tout le magnifique vallon illuminé par le soleil couchant. En bas, masqués par un rideau d'arbres, une vingtaine d'hommes desservaient deux obusiers allemands de 105 qui envoyaient deux obus par minute vers un sommet boisé fermant l'horizon. Les caissons devaient être cachés derrière une ligne de sapins que l'on voyait à droite. Tout au fond de la vallée, des shrapnells français éclataient, épanouissant dans l'air leurs fumées blanches. On entendait de lointaines fusillades, des tatatata très assourdis de mitrailleuses, des roulements d'invisibles convois et, sans cesse, des détonations d'artillerie et les hullements prolongés des gros projectiles...

— Vous voyez? dit Fortas, très animé. On se bat sur l'autre versant de la vallée. Ces deux pièces boches doivent faire beaucoup de mal aux nôtres, qui cherchent à progresser dans ce bois, là-haut!... C'est une chance que nous ayons été obligés de filer le long de ce chemin.

— Je comprends, dit Pierre de Ciseran...

— Et moi aussi! fit Lucien, coupant la parole à son frère. Nous allons démolir ces deux...

— Troun de l'air, gronda Marius, allons-y!

— Doucement, dit Fortas. Laissez-moi examiner les abords. Ne ratons pas un aussi beau coup.

Il tira sa jumelle de l'étui et se mit à inspecter tout le vallon.

Comment Fortas et les trois Diablos-Bleus se trouvaient-ils là, sur ce chemin, en plein dans les lignes allemandes? Comment se faisait-il qu'ils étaient en arrière d'une demi-batterie ennemie tranquillement occupée à envoyer ses marmites sur les terres sillonnées de tranchées françaises?...

C'est bien simple. Ils commençaient d'accomplir leur mission — mission mystérieuse!

L'officier avait promis à ses trois hommes de tout leur expliquer à la première halte tranquille. Ils étaient partis la veille au soir. Depuis vingt heures, ils marchaient, arrêtés à tous moments, zigzaguant, sautant, courant, reculant parfois... Songez donc! ils avaient eu à franchir quinze kilomètres d'une région accidentée, toute occupée par la fraction de l'armée allemande opposée là — entre les cols de Saales et du Bonhomme — à la fraction correspondante de notre armée des Vosges.

Ils foulaient, depuis midi, la terre d'Alsace. Et fatigués, ils cherchaient un abri pour la nuit lorsque Fortas les avait entraînés dans le fossé d'un chemin montant... Ils s'étaient arrêtés dans un trou creusé par un obus au bord de la route.

Les explications seraient pour plus tard! Maintenant, ce qu'il fallait, c'était exécuter une idée qui se posait mathématiquement ainsi :

— « Etant donné deux canons d'artillerie lourde allemande en fonction contre les Français; et, d'autre part, trois Diablos-Bleus et leur lieutenant munis de fusils Lebel; — il est de toute nécessité que les canons ne fonctionnent plus. Résoudre la question. »

Après cinq minutes d'examen, Fortas dit :

La demi-batterie est isolée. Pas de troupes visibles autour d'elle. Officiers, sous-officiers et servants :

vingt hommes. Vous êtes trois. Il faut abattre les vingt hommes en deux minutes, temps maximum.

— Facile, dit le sergent Pierre en souriant.

Lucien fit jouer la culasse de son fusil. Marius, d'un coup de poing, releva au-dessus de son front le bord avancé de son béret.

— Choisissez vos hommes et signalez-vous les, reprit Fortas. Sept pour Pierre, sept pour Lucien et six pour Marius.

— Bagasse! je réclame l'officier, alors!

— Va pour l'officier! accorda Fortas. Quant à moi, je file. Vous tirez exactement dans dix minutes, montre en main...

Les Diablos-Bleus stupéfaits balbutièrent ensemble :

— Vous filez?

— Parbleu! fit gaiement le chef. Ne faut-il pas rendre les pièces inutilisables, aussitôt que vous aurez tué leurs servants? J'ai des cartouches de dynamite, et ils ont accumulé une pile d'obus près des canons...

Pierre, Lucien et Marius pâlirent : c'était follement dangereux, ce que voulait faire Fortas. Mais l'officier les regarda sévèrement de ses profonds yeux noirs. Et, sans ajouter un mot, il fila. Les trois Diablos-Bleus le virent disparaître au tournant du fossé.

— Tonnerre! gronda Marius. Quand il vous regarde de cette manière, pas moyen de rouspéter, mon bon... Vous comptez les minutes, sergent?

Pierre avait jeté un coup d'œil sur la montre fixée

Ils étaient tombés sur place; les uns la face contre terre et repliés sur eux-mêmes, les autres sur le dos et les bras en croix.

Pierre, Lucien et Marius se regardèrent et un rire silencieux illumina leurs visages contractés.

— Attendez! fit Pierre, d'une voix tremblante.

— Tonnerre! Tonnerre! s'exclama Marius.

Et ce qu'ils virent les fit hurler d'enthousiasme.

Aussitôt les Allemands abattus, un homme avait jailli du fossé bordé de buissons qui serpentait à cent cinquante mètres à peine de la demi-batterie; c'était le lieutenant Fortas. Il courut vers la pile des obus entassés à quelques pas des deux pièces d'artillerie. Il se pencha vers la pyramide, sur les parties brillantes de laquelle le soleil couchant allumait des lueurs; et les Diablos-Bleus perçurent qu'il fourrait dans l'interstice de trois obus une sorte de saucisson.

Fortas se releva et s'éloigna de quelques pas en déroulant à mesure une corde de mine recouverte de poudre agglutinée... Puis Fortas se plia; ses mains remuèrent près du sol : une petite flamme brillait entre ses jambes. Se redressant, il courut à toute vitesse sur la déclivité montante de la colline, vers le trou d'obus où se trouvaient les trois Diablos-Bleus.

Il y arrivait à peine, essouffé, lorsque là-bas une flamme fusa, horizontalement; puis une autre jaillit large, haute, et une formidable détonation retentissait, dominant toutes les détonations de la bataille.

Ce fut un feu d'artifice de choses noires et de choses rouges qui retombaient en pluie. Les quatre alpins sentirent sur leurs bérets et sur leurs épaules une grêle brusque. L'emplacement bouleversé de la demi-batterie fut transformé en chaos, les obusiers n'étaient plus qu'un éparpillement de morceaux de métal; un immense trou marquait l'endroit où, deux minutes auparavant, s'empilaient les projectiles boches.

Et les trois Diablos-Bleus perdaient la notion du temps et des réalités ambiantes dans la contemplation de leur triomphe, lorsque la voix de Fortas retentit derrière eux :

— Terrons-nous, sacristi! Terrons-nous! sinon nous sommes fichus!

Ils comprirent. La prairie s'était peuplée avec une rapidité prodigieuse; des boqueteaux, des buissons, des fossés, d'une ferme s'élevant à un kilomètre sur la gauche, des Boches étaient sortis : des uhlands, des fantassins, les conducteurs des fourgons d'artillerie dissimulés derrière les sapins.

Peut-être quelques hommes, en observation dans un arbre ou sur le toit de la ferme, avaient-ils vu l'abatage des vingt servants et avaient-ils entendu les détonations sèches des Le-bels.

En effet, après une minute de désordre, il y eut un arrêt chez les Allemands, des colloques de l'un à l'autre.

Les alpins entendirent nettement des ordres que leur connaissance de la langue allemande leur permit de comprendre.

Et ils virent s'éparpiller, en groupes d'une dizaine d'hommes chacun, les Boches qui, brusquement, avaient surgi de tous les coins du terrain.

Et ces groupes, dont les hommes avaient à la main fusil, sabre ou revolver, coururent dans des directions divergentes : évidemment ils voulaient cerner tout ce versant de la colline, comme font des chasseurs pour une battue.

— C'est clair, dit Pierre. Fatalement, ils arriveront sur nous.

— Terrons-nous! répéta Fortas.

Des deux mains, il s'efforçait d'ébranler une masse de terre agglomérée qui se trouvait sur le rebord du trou d'obus, au-dessus de lui. Il réussit et il disparut : la masse de terre s'était éboulée.

Mais il avait laissé un bras levé, et ses doigts s'agitaient. Puis la main s'enfonça, et les trois alpins entendirent la voix assourdie de l'officier :

— Je respire par ce trou; faites comme moi.

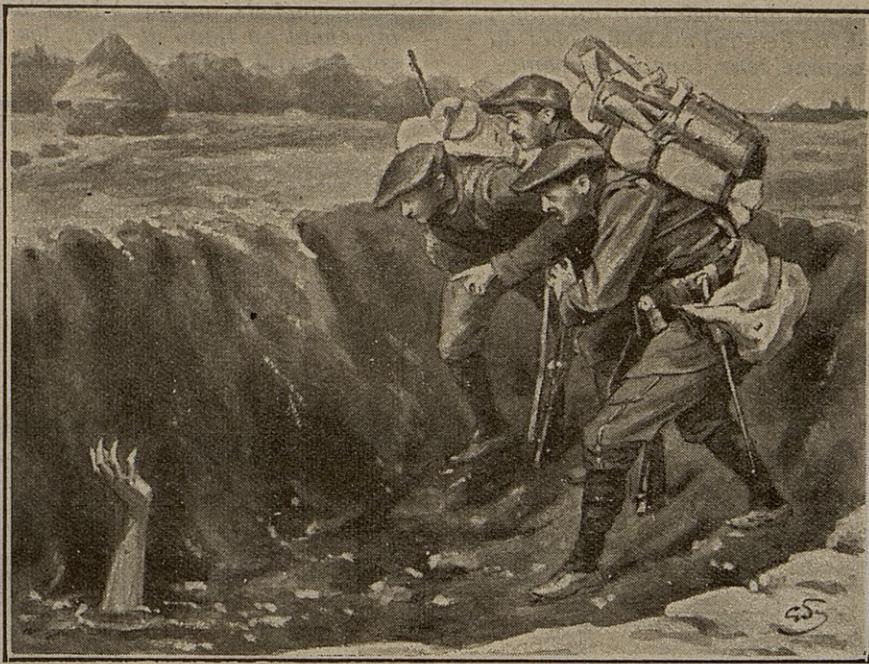
Marius eut un éclat de rire nerveux.

— Enterrés vivants, dit-il. Enterrés volontaires! Bagasse! elle est bien bonne!

— Vite! Vite! firent ensemble Pierre et Lucien.

Ce que fut la rapidité des mouvements, il est impossible d'en donner la sensation précise. Mûs par la même pensée, les trois Diablos-Bleus plantèrent leur fusil au fond du trou d'obus, crosse en l'air; et sur eux, avec des « han » d'effort, ils firent tomber la terre friable amoncelée sur le rebord du trou. Ils disparurent; les crosses des fusils qui, pour ainsi dire, surnageaient, furent tirées par-dessous... Et il n'y eut plus là que de la terre éboulée, par les trous et les fissures de laquelle respiraient les quatre ensevelis.

(A suivre.)



... UN BRAS LEVÉ AU-DESSUS DE LA TERRE QUI L'ENSEVELISSAIT, ET SES DOIGTS S'AGITAIENT.

à son poignet gauche. Il releva la tête, et tous trois regardèrent au-dessous, dans le vallon.

La demi-batterie allemande était à trois cents mètres; chacune des deux pièces avait autour d'elle le même nombre d'hommes. Un peu en arrière, deux silhouettes devaient être l'officier et le sous-officier qui commandaient le tir.

En quelques mots rapides, Pierre, Lucien et Marius se désignèrent réciproquement leurs cibles vivantes. Là-bas, les hommes changeaient peu de place; car, pour éviter le va-et-vient des caissons aux pièces, ils avaient empilé, à quelques pas en arrière des deux canons, ces projectiles que nos soldats appellent des « petites marmites » et qui sont des obus du poids de quinze kilos. Les servants priaient les obus à la pile et se les passaient de main en main jusqu'aux pièces.

Les trois Diablos-Bleus étaient devenus graves : ils sentaient que chaque coup devait porter pour éviter qu'un seul des vingt Allemands pût signaler la manière stupéfiante dont ses camarades seraient tombés.

Pierre, Lucien et Marius avaient confiance en leur adresse : tous trois portaient sur la manche le cor de chasse en or des excellents tireurs.

Toutes leurs dispositions furent prises avec cette rapidité de pensée et d'exécution que les hommes de sang-froid possèdent dans les circonstances graves. Marius murmura, bouillant d'impatience :

— Et les dix minutes, trou de l'air?...

— Encore cinq! fit Pierre.

Ces cinq minutes leur parurent interminables. Le fusil bien appuyé sur le rebord de terre, le doigt à la gâchette et l'œil sur le guidon, ils attendaient.

Et soudain, à voix basse tant l'instant était solennel, Pierre dit :

— Attention!... A trois, nous ferons feu!

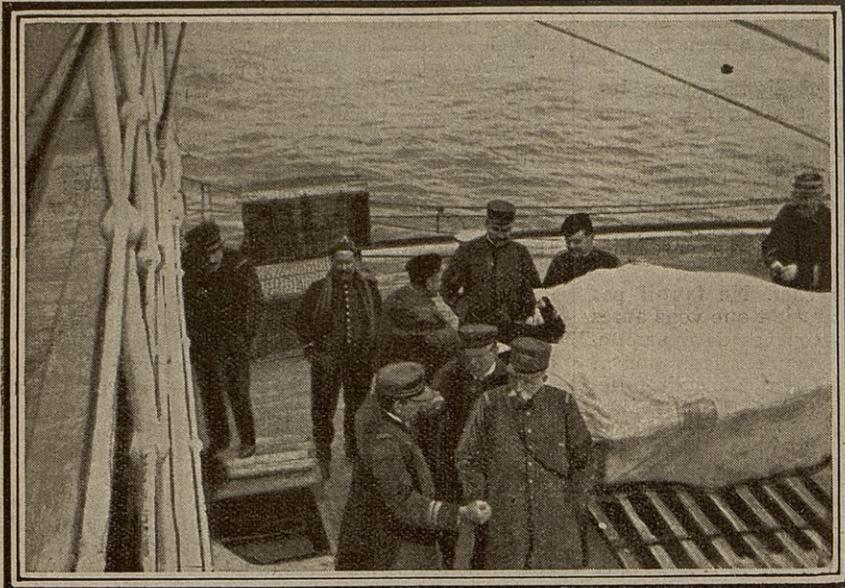
Et il prononça sèchement :

— Un, deux, trois!

Ce fut une série de détonations nettes.

Et là-bas, en un temps qui ne dut pas dépasser soixante-dix secondes, les vingt hommes qui servaient les deux obusiers furent abattus.

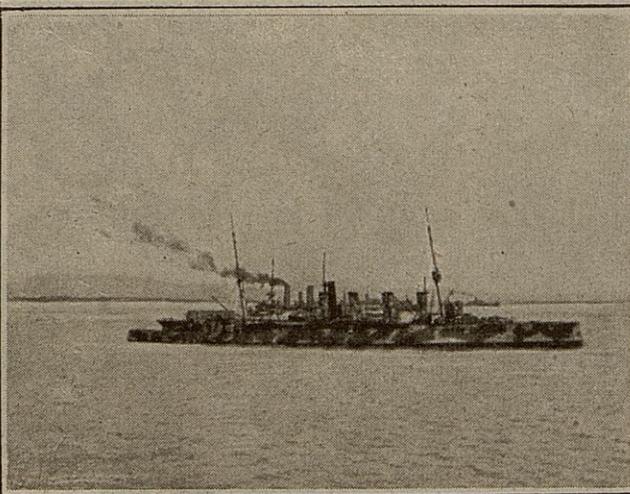
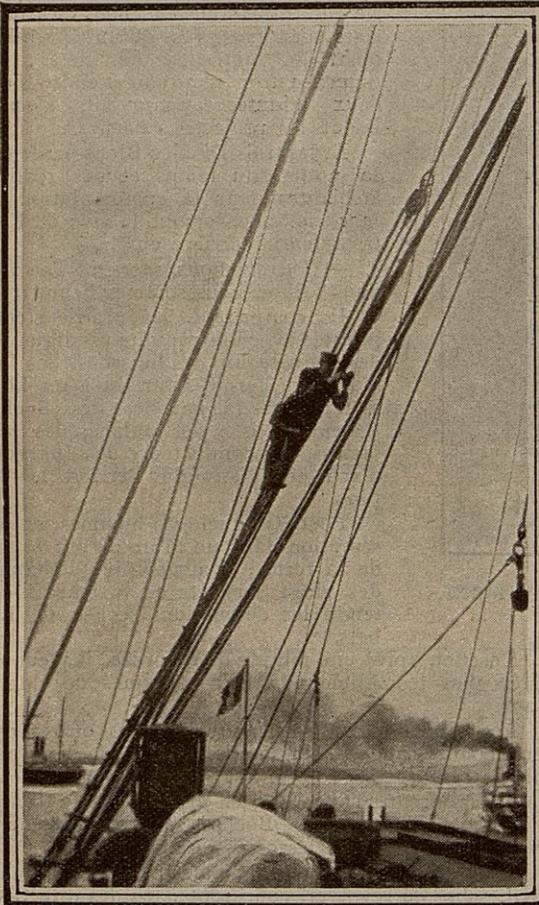
DEVANT LES DARDANELLES



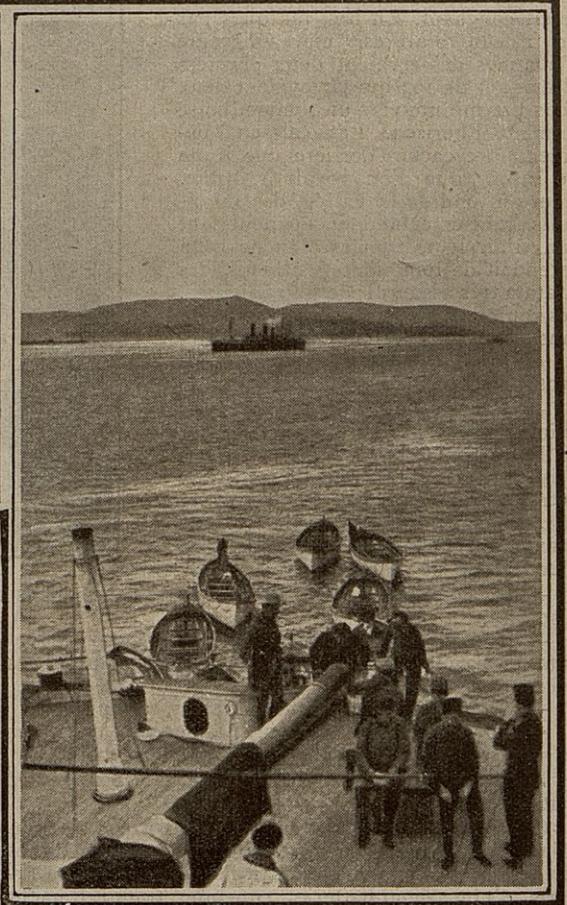
Le débarquement d'un corps d'armée est une opération difficile ; des radeaux sont aménagés à cet effet. Le général d'Amade, chef du corps expéditionnaire d'Orient, examine leur fonctionnement.



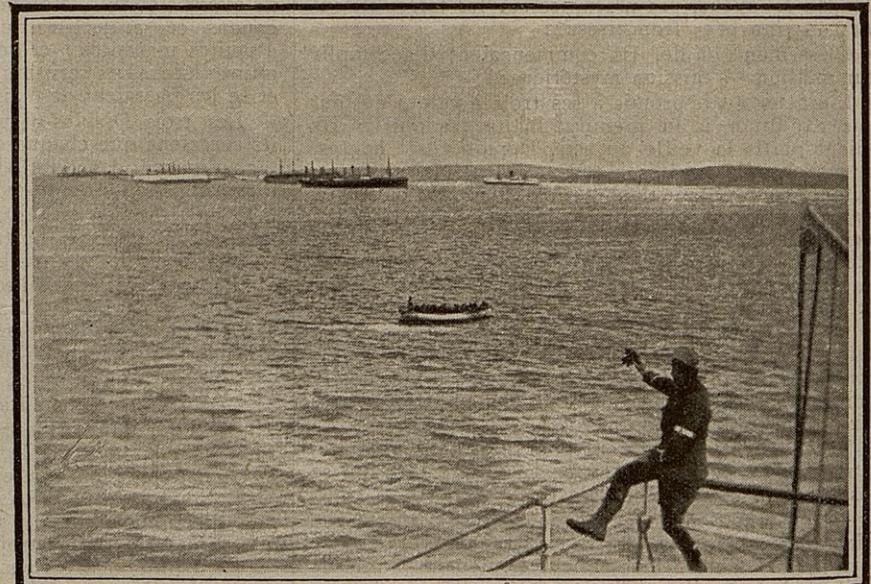
Les paquebots, qui ont à bord les troupes du corps expéditionnaire, marchent en ligne de file ; les soldats, appuyés aux bastingages, contemplent la mer et les horizons qui se déroulent à leurs yeux.



Un navire de guerre anglais dans la baie de Mudros. La photographie de gauche montre jusqu'où conduit le reportage photographique ; son appareil à la main, un officier est monté le long des cordages pour prendre une vue des bâtiments en rade. A droite, des canots de débarquement sont attachés à l'arrière du grand paquebot, transformé en croiseur auxiliaire, qui a transporté nos soldats des rives de France sous le ciel d'Orient.



Le canot de débarquement est rempli de fantassins ; un peu secoués par la houle, nos braves soldats vont bientôt prendre pied sur le sol de l'île de Lemnos, après un voyage qui n'aura pas été trop pénible.



Les grands navires de guerre sont mouillés dans la baie de Mudros ; devant eux va passer le canot qui emporte vers la terre les troupes de débarquement auxquelles un camarade envoie un dernier adieu.

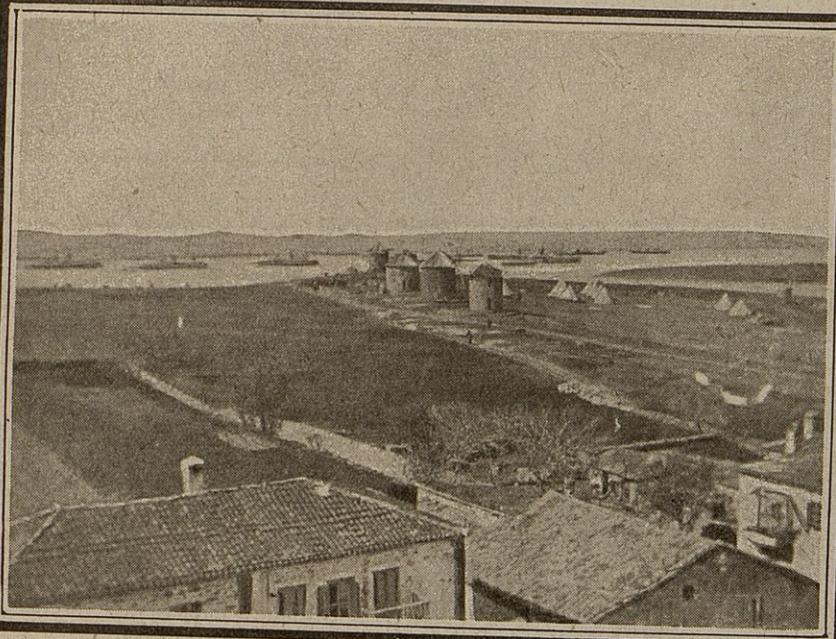
DEVANT LES DARDANELLES



L'île de Lemnos, où la mythologie grecque avait placé le séjour de Vulcain, est située près de l'entrée des Dardanelles ; deux baies profondes ont permis aux navires alliés d'y aborder ; au fond de l'une d'elles se trouve Mudros, petite localité dont voici la rue principale.



Les Turcs avaient enlevé Lemnos à l'empire grec ; après la guerre balkanique, la Grèce revendiqua cette île et en prit possession ; c'est pourquoi l'on voit ici un gendarme grec à cheval dans une rue de Mudros ; toutefois le sort de l'île n'est pas définitivement réglé.



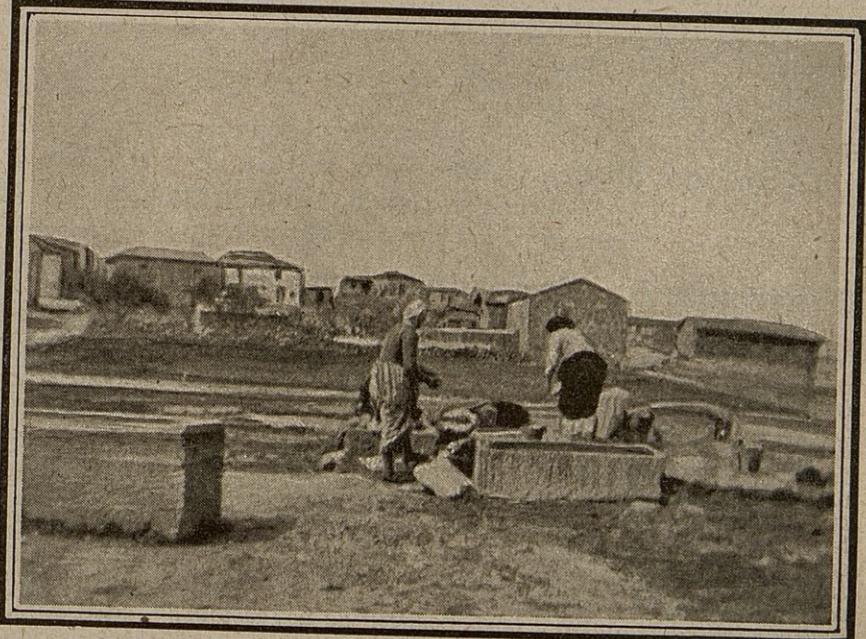
Voici une vue de la baie de Mudros et des navires alliés qui s'y étaient ancrés ; au bord de la mer se trouvent plusieurs moulins à vent, car bien que volcanique et presque sans arbres, le sol de l'île de Lemnos est très fertile et produit beaucoup de céréales.



Au sud de Mudros s'élève l'un des massifs montagneux de l'île ; c'est un ancien volcan dont la hauteur ne dépasse guère quatre cents mètres ; le sommet forme un observatoire merveilleux, d'où l'on découvre la côte d'Asie et l'entrée du détroit des Dardanelles.



Mudros ne possède qu'un seul puits d'eau potable ; cependant l'île est traversée par des ruisseaux, et les sources y sont nombreuses. On voit, dans cette rue, des femmes qui viennent puiser l'eau et un indigène qui charge ses ânes pour aller vendre ses produits à Kastro, la capitale de l'île.



S'il n'y a qu'un puits à Mudros, il n'y a aussi qu'un lavoir ; le voici avec des femmes grecques lavant leur linge. Dans la langue d'Homère, elles doivent, comme toutes les laveuses, s'entretenir des événements dont leur pays est actuellement le témoin ; mais que nous sommes loin de Nausicaa et de ses belles compagnes !

LES ACTUALITÉS



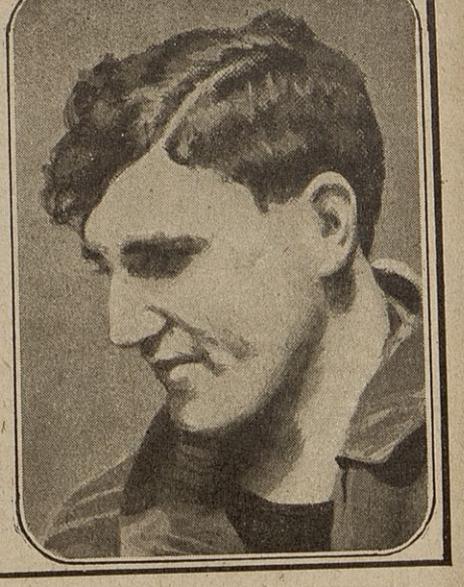
CHARLES QUÉDEVILLE
le jeune artilleur dieppois
âgé de 16 ans



LIEUTENANT GEORGES CHAIGNE
député de la Gironde,
tué à l'ennemi



JACK JOHNSON
qui vient de perdre son titre de cham-
pion du monde de la boxe



JESS WILLARD
qui a battu Jack Johnson dans l'île
de Cuba

Sur le Front Russe

Tout l'intérêt de la lutte qui se poursuit sur le front oriental est concentré dans les Carpathes où se livre une bataille gigantesque entre nos alliés et les forces austro-allemandes. La poussée russe est formidable, de l'aveu même du chef de l'état-major général autrichien et, malgré une résistance acharnée, les armées autrichiennes sont obligées de reculer et de livrer, l'un après l'autre, les cols des Carpathes qui conduisent vers la Hongrie.

Les Russes ont emporté les crêtes de la muraille que forment les Carpathes ; ils ont atteint, sur le versant hongrois, les premiers villages vers la vallée de la Theiss ; chaque jour, les prisonniers qu'ils font aux armées ennemies augmentent le chiffre formidable de ceux qu'ils ont déjà. Devant la ruée menaçante, l'Autriche a poussé un appel désespéré vers l'Allemagne, et celle-ci lui a envoyé plusieurs corps d'armée qui semblent déjà insuffisants. Mais l'Allemagne pourra-t-elle dégarnir ses lignes, soit sur le front occidental où les alliés accentuent leur poussée, soit sur le front de Pologne où les Russes menacent de nouveau la Prusse orientale ? C'est là un problème difficile à résoudre.

Toujours est-il que les Russes continuent à progresser avec succès dans la direction de Bartfeld jusqu'à Oujock, et leurs avant-gardes ont occupé les villages de Smolnik et d'Okozrouzka sur l'autre versant des Carpathes.

La démonstration que les Autrichiens ont essayée sur Khotin, au nord de



Les jeunes recrues de l'armée belge sont rassemblées sur une plage de la mer du Nord pour être passées en revue.

Autrichiens pour défendre l'accès de la plaine hongroise.

Au Caucasse, les Russes ont remporté de nouveaux succès dans des combats livrés sur le front maritime et dans la région qui s'étend entre Olty et Artvin ; ils sont entrés dans cette dernière ville presque sans tirer un coup de fusil. L'occupation de ce point complète et achève les opérations du Trans-Chorok.

Czernowitz a piteusement échoué ; un de leurs détachements, composé surtout de cavalerie, a fait un raid vers la place ; les Russes ont aussitôt envoyé des cosaques qui, malgré leur infériorité numérique, ont taillé en pièces les troupes autrichiennes.

En Pologne, la situation ne s'est pas sensiblement modifiée ; les Russes ont toujours l'offensive et les armées d'Hindenburg et de von Eichorn ont beaucoup de peine à préserver les frontières de l'Allemagne ; elles ont été repoussées près de Wach et de Myszyniec et surtout à Krasnopol.

La situation de la forteresse d'Ossowiec n'a subi aucun changement ; l'artillerie russe répond avec succès aux pièces de siège allemandes qui sont encore en position devant la place. Des avions ennemis survolent parfois la ville, lançant des bombes incendiaires qui ne causent que peu de dégâts, la population civile ayant été presque entièrement évacuée à Bielostok, à Grodno et à Vilna.

Le dégel et les pluies ont rendu presque impossibles toutes opérations militaires de grande envergure dans ces régions de la Pologne ; aussi croit-on que les Allemands ont profité de cette situation pour prendre des troupes de ce côté et les envoyer au secours des

Toutes les photographies que publie le "PAYS DE FRANCE" sont la reproduction exacte de la vérité ; on n'y trouve ni adaptation, ni truquage photographique d'aucune sorte.

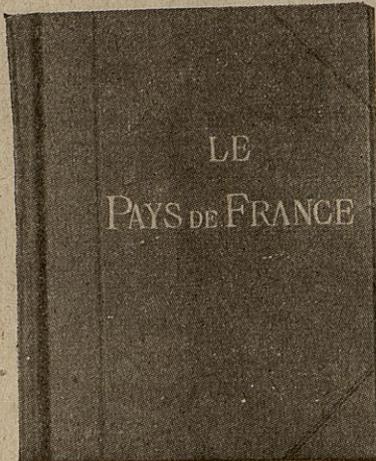
Rassortiments et reliures du "Pays de France"

Nous sommes à présent en mesure de donner satisfaction à toutes les demandes de rassortiment des numéros du « Pays de France », à partir du n° 1.

En conséquence, ceux de nos lecteurs, à la collection desquels manqueraient certains numéros, peuvent dès maintenant se les procurer chez leur libraire habituel, au prix de 0 fr. 25 le numéro. Quant aux lecteurs habitant une localité où le « Pays de France » ne serait pas en vente, ils peuvent se procurer des numéros de rassortiment en nous les réclamant par lettre (joindre la somme de 0 fr. 30 par numéro, frais d'envoi compris).

Nous tenons en outre à la disposition de nos lecteurs des reliures électriques en percaline chagrinée, avec titre or, spécialement établies pour contenir toute la collection d'une année du « Pays de France » (52 numéros), au prix de 3 francs la reliure, prise dans nos bureaux.

Pour recevoir franco par poste cette reliure « seule »,



Reproduction de notre reliure électrique

il suffit de nous adresser une somme de 3 fr. 45 en un bon de poste.

Pour recevoir franco par colis postal cette reliure, « accompagnée de tout ou partie des numéros déjà parus », il suffit de nous adresser d'une part 3 fr. 60 (expédition en gare) ou 3 fr. 85 (expédition à domicile), d'autre part autant de fois 0 fr. 25 qu'on désire de numéros. (Adresser les mandats 2, 4, 6, boulevard Poissonnière).

NOS PHOTOGRAPHIES

Pour des raisons de défense nationale, dont l'autorité militaire est seule juge, nous ne désignerons plus les localités situées sur le front dont le « Pays de France » donnera les photographies.

Mais nous publierons en temps opportun une table analytique qui permettra plus tard aux lecteurs du « Pays de France » d'identifier toutes ces localités.

LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915



LE FRONT ORIENTAL (d'après les Communiqués officiels)

La Guerre en Caricatures



LE FAUX POILU